

BHBP 9

poesie, essais, jugements

2

GUEDAL

**REVUE MAROCAINE
DES LETTRES ET DES ARTS**

IMAGES ET DOCTRINES

1 9 4 3



S O M M A I R E

O R I G I N E S

ANONYME DU XII^e SIÈCLE .. La foi et l'action.

M E S U R E S

FRANÇOIS BONJEAN Eurafrique, Méditerranée et Humanisme.

P O É S I E

GABRIEL GERMAIN Plaies.

R. MOREL-FRANCOZ Appel, De profundis

H. B. Ode aux vents d'hiver, Prière.

ROGER GAYMARD Quelqu'un fait du bruit sur la route.

IBN-AL FARID Grande Taya.

L. JUSTINARD Propos du Chleuh.

M. L. AMROUCHE La Muse berbère.

JULÈS ROY Destin du pilote.

E S S A I S

NOEL VESPER L'Arche.

R. FENOUILLET Histoire et Progrès.

JEAN DRIOTTÉ Un magicien.

R E C O N N A I S S A N C E S

PAUL LOYONNET Claude Debussy.

J U G E M E N T S

sur E. Dermenghem, Saint-Exupéry, G.E. Clancier, l'Exotisme marocain, par Salle-
franque, Claudine Chonez, R. Lebel.

O R I G I N E S

LA FOI ET L'ACTION AU MOYEN-AGE

CONSTRUCTION DE SAINTE-MARIE DE DIVES EN NORMANDIE AU XI^e SIECLE

Quelle infinie douceur s'est, de nos jours, révélée à notre monde, alourdi de ses péchés et pliant sous le poids de ses fautes ! La malignité humaine en était venue à effacer les dernières traces de la foi sur la terre. Mais là où abondait l'erreur des hommes, la grâce divine a surabondé. Qui donc, en effet, a jamais entendu dire que des rois, que des princes, que des grands, comblés d'honneurs et de richesses, que des hommes et des femmes de haut rang aient jamais courbé leurs nuques orgueilleuses pour s'atteler comme des animaux à des chariots chargés des provisions, vin, blé, huile, nécessaires à leur subsistance, chargés des matériaux, pierre, chaux et bois, nécessaires pour la construction d'une église ?

C'est pourtant ce que nous avons vu aujourd'hui ; c'est le spectacle que nous avons sous les yeux. Or, tandis que ces gens, en leur dévotion, traînent ces chariots auxquels ils sont attelés par milliers (tant en est lourde la charge), il faut admirer le profond silence qu'ils observent : pas un cri, pas une parole, pas un chuchotement ; et personne ne se douterait, sinon en les voyant, du passage d'une telle foule. S'ils font halte, on n'entend que la confession de leurs péchés et les prières qu'ils adressent à Dieu pour leur pardon. A la voix des prêtres qui les accompagnent, les rivalités s'apaisent, les querelles s'évanouissent et la concorde renaît. En est-il un parmi eux qui résiste aux exhortations, aussitôt son offrande est jetée à bas du chariot et lui-même est ignominieusement exclu de la sainte société.

Les miracles se multiplient sur leur chemin. La prière des fidèles rend la force à des infirmes transportés sur les chariots ; elle rend la parole à des muets, la raison à des faibles d'esprit. Un prêtre, auprès de chaque équipage, incite son groupe aux prières, aux confessions, aux lamentations ; ceux qui entendent l'adjuration s'étendent de tout leur long pour baiser la terre ; et les jeunes comme les vieux, même les enfants, invoquent la mère de Dieu, répandant leurs pleurs et leurs pieuses louanges ; car c'est à elle, la Vierge, que fut consacrée l'Eglise de Chartres, comme lui sera consacrée notre église de Dives.

Quand, à l'appel des trompettes, bannières en tête, ce saint peuple reprend sa route, rien ne peut l'arrêter, ni l'obstacle des monts, ni celui des eaux. Comme jadis le peuple des Hébreux franchit les ondes, les nôtres, arrivés au fleuve de la Dives, qu'il leur fallait traverser, virent un jour, à l'endroit nommé Porte Sainte-Marie, les flots de la mer se retirer devant eux.

Que des vieillards, que des adultes s'imposent, pour leurs péchés, un dur effort, on le comprend. Mais qui peut y pousser des enfants, de petits enfants ? On peut les voir eux aussi, avec des rois et des ducs, attelés aux chariots, tirer dans les traits, plus appliqués, plus zélés qu'aucun de leurs aînés.

Lorsque le cortège est arrivé à l'emplacement de l'église, les chariots sont parqués tout à l'entour, formant un camp de paix et de dévotion. La nuit suivante (c'est la manière dont ces pieux soldats montent leur garde), se passe à chanter des psaumes et des cantiques parmi les cierges allumés sur les chariots. Là, sur ces chariots sont assis les infirmes, tandis qu'on leur présente les reliques des saints, que les prêtres disent les offices et que les fidèles implorent Dieu et la Vierge pour la guérison des malades. Et si les miracles tardent à se produire, alors on voit ce peuple se dépouiller de ses vêtements, hommes et femmes nus jusqu'à la ceinture, s'étendre sur le sol et, de l'endroit où chacun se trouve, ramper à plat ventre jusqu'au maître-autel, puis jusqu'à tous les autres, pour obtenir de la Vierge qu'elle exauce les prières. Comment cette humble soumission, ces soupirs et ces pleurs ne la toucheraient-ils point ? Quel homme, du moins, aurait-il le cœur assez dur pour ne pas être particulièrement remué au spectacle de ces enfants innocents rampant à demi nus, criant leur appel à la miséricorde divine et offrant leurs bras chétifs

aux coups des verges ? Car ce n'est point assez de cette immense clameur mêlée de sanglots, déjà bien surprenante en un âge si tendre : pour le salut des infirmes, voici l'épreuve corporelle, réclamée par tous. Les prêtres sont là, qui frappent les membres délicats tendus à leurs coups, tandis que s'élève, de peur d'indulgence la supplication unanime : « Frappez, frappez fort, frappez sans ménagement ».

Ainsi se passe la veille au camp du Seigneur, où toute chose de chair est oubliée, où plus rien de terrestre ne subsiste, où tout est devenu céleste et divin.

(Traduction d'un texte du XII^e siècle)

M E S U R E S

EURAFRIQUE, MÉDITERRANÉE ET HUMANISME

Parlez, à un Français de France, de l'habitant des champs de doum et d'asphodèle, du rêveur rude et circonspect dont les tentes, posées au milieu des solitudes comme autant de géantes chauves-souris, forment au tissu brillant de la civilisation une sombre lisière de primitivité : ce Français policé connaît ou ne connaît pas (c'est tout un quand on connaît mal !) mais les fosses de la Méditerranée sont pour lui de faibles abysses, comparées à celles qui le séparent, dans sa pensée, des pasteurs du Moyen-Atlas ou des Hauts-Plateaux du Liban !

Chose curieuse ! Parlez à des Européens d'Afrique : presque toujours vous constaterez la même ignorance de l'âme africaine profonde, le même sentiment que, franchie la Méditerranée, pionniers du Far Sud et survivants des sociétés patriarcales constituent chacun un monde fermé, un système clos.

Chose encore plus surprenante : la littérature dite « africaine », à quelques exceptions près, tourne résolument le dos à la véritable Afrique !

..

« Le roman picaresque, remarque Robert Randau, a la faveur de nos écrivains et attire le public... Le picarisme s'oppose avec force à l'orientalisme dont nous raillons volontiers les envolées lyriques : plutôt être brutal, mais véridique, que conteur de sornettes. »

D'accord, mais la vérité en question, la vérité de Louis Bertrand et de ses disciples, n'est tout de même que celle des rouliers, des ruffians, des aigrefins, de tous ces êtres qui, à l'instar de Cagayous, confondent en eux les apports de toutes les races méditerranéennes.

C'est une vérité citadine, alors que l'Afrique demeure une terre de fellahs et de pasteurs.

Vérité d'émancipés, d'évolués, d'abâtardis, de prostituées, d'épaves, de clients, d'affranchis, de pauvres hères qui ne sont plus ni ceci, ni cela, alors que l'Afrique authentique est restée l'un des bastions de la métaphysique traditionnelle autant que de la vie rude et simple.

..

Aussi bien, les Africains élevés dans le respect d'eux-mêmes, qu'ils soient originaires du bled ou de la ville, ne se reconnaissent guère dans cette riche collection de miroirs déformants.

Qui plus est, puritains plus encore peut-être par formation que par nature, ils ne comprennent pas notre goût pour ce genre d'études.

Le picaresque ne leur semble même pas amusant. A leurs yeux la crapule n'est que la crapule.

Chacun ayant, en gros, dans ce monde sublunaire, la place et le rang qu'il a mérité d'avoir, l'aisance des Booz peut être considérée comme un signe de faveur divine, la pauvreté des apôtres et des saints aussi ; mais la crapule se présente sous le signe contraire, sous celui de la malédiction.

Non seulement elle ne mérite pas à leurs yeux que des gens sérieux braquent sur elle leurs objectifs, leurs loupes, mais il leur semble qu'il y a danger à ce que d'habiles sertisseurs la montent en épingle.

« Dix péchés sous l'œil de Dieu, ne peuvent-ils se tenir de murmurer, plutôt qu'un seul sous l'œil de l'homme ! »

..

Dans une Afrique où même l'incrédulité doit demeurer craintive, conformiste, comment se montrer surpris que l'Afrique fidèle soit une Afrique secrète ?

Certes, la foi y prend bien des formes, selon qu'il s'agit du nomade ou du sédentaire, des frères en guenilles de certaines confréries ou des fqih brillants et bien rentés, des illettrés au cœur de braise ou des « docteurs de colonne », — selon, par dessus tout, la classe des âmes.

Mais tous, Petites Gens et Seigneurs, sont d'accord sur un certain nombre de points.

Tous croient en Dieu, à la Révélation et au Jugement. Tous croient que pour être finalement sauvé (c'est-à-dire : libéré) il faut au minimum cet atome de foi dans l'unicité qui opère la justification en ce sens qu'il la prépare pour un avenir plus au moins éloigné.

Tel est le sort du Croyant : rentrer tôt ou tard dans le sein de Dieu.

Tels sont les fruits présents et futurs de la foi, les grâces tenaces attachées à la foi qui n'aura pas erré pour l'essentiel. (Unicité et transcendance de Dieu).

Ne croit-on pas réentendre les dernières recommandations de Moïse ? « *Le Seigneur notre Dieu est le Dieu unique. Tu aimeras le Seigneur de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force... Et fais ce qui est droit et bon aux yeux du Seigneur, afin que tu sois heureux.* »

∴

C'est cette foi vivante qui fait respecter la Loi, qui aide à ne la point trop transgresser, et qui permet même à certains favorisés de découvrir la Voie.

Par elle, tous savent ou sentent que les âmes doivent bien être classées, comme l'enseigna l'Imam Ghazali, selon qu'elles se sont plus ou moins éloignées ou rapprochées de Dieu ; que, par conséquent, vivre doit être une remontée du périssable, du fluent, vers le permanent, une élévation vers l'Absolu.

Foi, on le voit, non pas seulement africaine, mais nettement eurafricaine, eurasiatique !

∴

Du côté européen, un fait essentiel alimente leur plus jeune méfiance : le fait qu'un nombre croissant d'Européens ait pu cessé d'admettre les points en question.

Or, ce sont ces Européens là, observent-ils, qui, de la meilleure foi du monde, au cours des derniers lustres, ont marqué au sceau de leur souriante incrédulité les institutions, l'éducation, la philosophie, la science, l'art, la morale ; qui ont pris sur eux d'édicter la Loi, d'indiquer la Voie — commettant ainsi le péché considéré comme le plus grand dans toute société traditionnelle, le péché contre l'Esprit, vouloir se substituer à Dieu dans le commandement de ce monde.

..

Un fossé s'est donc creusé entre l'Afrique croyante et l'Europe sceptique, fossé beaucoup plus difficile à combler que celui qui a toujours existé entre Musulmans et Chrétiens, d'accord du moins, eux, sur ces points fondamentaux : Dieu est ; Dieu est rémunérateur.

Il est vrai qu'un certain nombre de Musulmans attirés par les intrépidités de « l'Esprit critique » et sa sereine désolation, séduits par la nouvelle foi en l'immédiate divinité de l'individu, ont paru se rapprocher beaucoup des crédo de la pétulante Europe, de sa croyance notamment à l'interdépendance du progrès matériel et du progrès moral.

Mais alors, un autre concept est venu approfondir le fossé que la « libre pensée » s'était efforcé de combler.

Finalement, du fait de la double différence raciale et religieuse, Européens et Africains, là-même où ils vivent côte à côte, où ils sympathisent, liés par des intérêts, des habitudes et une estime réciproque, constituent deux mondes qui s'ignorent, deux mondes qui ont oublié jusqu'aux possibles convergences de leurs passés profonds.

..

C'est ici qu'apparaît la mission du nouvel humanisme : établir effectivement, par le haut, par le meilleur, entre deux mondes non point semblables mais complémentaires, le contact qui n'a pu s'établir qu'en apparence, et de façon souvent attristante, par le bas, par le pire.

Ceci, non pour fusionner, mais pour se connaître, *en tant que fractions d'un même Testament.*

La découverte de l'âme de la rude Afrique se trouve donc liée pour nous à la connaissance d'une tradition spirituelle singulièrement proche de la nôtre.

Cette découverte ne présente pas seulement, entre autres intérêts majeurs, celui de nous rendre, grâce à une psychologie sonnante juste, à égale distance du romantisme et du picarisme, toute la poésie demeurée agissante de l'Alliance ; comme aussi de nous rendre à nouveau familières les avenues du symbole, clef des mondes, arcane des antiques cosmogonies ; elle nous permet de mieux réaliser ce qu'était la vie de l'Europe il y a trois mille ans et plus.

Qu'on veuille bien se reporter un instant aux descriptions des historiens.

Ce que ces hommes méfiants nous disent des Européens d'Italie, d'Espagne, de Gaule, quelques siècles avant notre ère fait penser tout de suite à ce qu'il nous est encore donné de voir en Afrique.

Pour ce qui est du corps, tout au moins, les mêmes mots peuvent servir. Même vie simple et rude, de pasteurs à demi sédentaires, sous le même genre de cabane, avec l'enclos attenant pour les bêtes et le minuscule potager. Mêmes mœurs pillardes. Des deux côtés de la Méditerranée, la famille, et le Clan, non la Cité, tout comme au temps de Moïse et des Juges, comme au temps de Caton et de César, servent de base à l'édifice social.

Lors de sa victoire sur Carthage, Rome trouve donc en Afrique des modes d'existences assez proches de ceux dont l'Italie lui offrait l'image.

Sans doute a-t-il fallu un effort de sympathie passablement plus grand au Lorrain Lyautey pour devenir Lyautey l'Africain qu'au Romain Scipion pour devenir Scipion l'Africain !

Toutefois la double leçon demeure pour les héritiers de Rome, Européens d'Europe, Européens d'Afrique.

La Méditerranée n'unit plus, comme au temps de Scipion, des pays présentant peu de différences.

Elle les unit d'autant moins que les modernes Méditerranéens, en bien des cas, ont cessé d'être eux-mêmes.

Nombre d'entre eux ont oublié ou renié leur mission historique, qui fut de faire le pont entre l'héroïsme hyperboréen et l'héroïsme oriental, entre le rêve du constructeur qui entend « l'appel du minerai » et le rêve d'Hal Halladj dansant sous ses chaînes avant d'être mis en croix, entre la révolte prométhéenne et la fidélité abrahamique.

Combien significative à cet égard apparaît l'œuvre mâle de Mistral, le grand aède fidèle !

Hélas ! il semble avéré qu si l'on peut encore attendre quelque chose (mais ne serait-ce pas, finalement, une illusion?) de la révolte nordique, on ne puisse rien espérer tirer d'une Méditerranée infidèle !

Trop avisés, trop ardents, les Méditerranéens ne sauraient s'affranchir sans danger pour eux-mêmes, pour les autres, de disciplines exactement calculées pour mater leur propension « à donner à la vie, comme dit Beethoven, les forces de leur vie », — ne gardant rien, ainsi, « pour le plus noble, pour le meilleur. »

La politique constitue, dans tous les plans (y compris hélas ! ceux de l'art, de la foi !) leur tentation constante ; alors qu'elle est, particulièrement pour eux, la dévoreuse d'âmes et de vérité, la grande force stérilisante ; alors qu'elle ne favorise temporellement les individus (un si court moment !) que pour mieux dissoudre les nations.

..

La seule Méditerranée qui compte demeure celle des voyants, celle qui crée moins en imitant qu'en *découvrant*, c'est-à-dire en soulevant les voiles ; qui sait identifier ce réel de découverte avec le réel ancien, montrant ainsi la profondeur, l'actualité permanente des « vieilles » formules, l'honnêteté bouleversante du classique : toujours nouvelle et toujours la même — car un pays, comme un individu, n'est jamais qu'une minuscule partie de lui-même, — c'est la Méditerranée de Nigidius, de Platon, de Virgile, de Plotin, de Saint-Augustin, de Dante, de Mistral, pour négliger un instant celle de la Fable.

Quant à celle des palaces, des tripots, et de l'amateurisme, des artistes, des esthètes et des philosophes plus nombreux que les galets de ses plages, on serait hélas ! tenté de s'écrier : Fleurs et cyprès ! Pompes funèbres de la vraie grandeur ! Spectre apprivoisé de ces Levants où n'importe quel marchand de chiffons ou de limonade roule dans sa tête d'affranchi un plan de réorganisation de l'univers !

..

Donc, fidèle ou infidèle à son âme à la fois brûlante et austère, réservée et accueillante, la Méditerranée sert aujourd'hui de limite au monde occidental.

Limite, nous avons essayé de le montrer, fallacieuse. Limite perfide. De quel droit, par suite de quelles ignorances, exclure du monde de notre soi-disant maturité un continent qui tend à notre jeunesse — nuit de notre cœur profond, aube de notre endurance, de notre rêve ! — un miroir aussi fidèle ?

Comment écarter du champ de notre méditation un Ancien Testament qui porte en lui l'embryon, l'image enchantée du Nouveau ? Un âge d'or qui fut notre âge d'or ?

Eternelle jeunesse de la Fable ! Croyez-m'en, continuez-elle à nous chuchoter, croyez en la promesse des vieux Ti-

tans invaincus, colonnes du Serment ! Suivez ce chemin ! Pour vous aussi, âmes à la fois débordantes et désertes, « les murs de fer du Hadès crouleront ! Et fuyant les feux et les supplices, vos pieds joyeux s'envoleront, ô fils de l'homme jusqu'à ces Iles des Bienheureux, voisines du rocher d'Atlas, où sous leurs arbres, aux pommes d'or arrosés de l'écume marine, les Hespérides harmonieuses vous attendent... Certes elles y gardent pour vous les beaux vergers d'immortalité. Sachez-le ! Dans la nuit qui m'entoure, les pâles et lointains éclairs de leurs fruits d'or au travers du gouffre, réjouissent seuls mes yeux. » (1)

Au moment où la religion du Progrès (fondée sur le dogme de la confiance en la bonté de l'homme, en son intelligence) apparaît soudain si décevante, même à ses adeptes, n'est-il point d'une merveilleuse utilité, pour permettre à l'Europe de faire le point, qu'elle puisse confronter son savoir de Titan révolté avec les saintes ignorances des pasteurs qui, de façon peut-être providentielle, continuent à lui servir de flancs-gardes ?

N'en déplaise à ceux qu'a grisés la mystique de l'Ere de la machine, de l'affiche, du jouet et du mime, la vie des vieilles sociétés patriarcales d'Eurafrrique, des hommes du *j'écoute et j'obéis* même lorsque Dieu demande au père l'holocauste du fils, mérite d'être reconsidérée avant qu'on s'efforce à l'effacer de la carte spirituelle du monde, — de la carte de l'humain — considéré dans ses rapports avec le surhumain !

Puisse la touchante fidélité des habitants des tentes couleur de nuit nous aider, en des jours sombres, à mesurer le danger couru par les peuples les plus fiers, les plus sûrs d'eux-mêmes, dès qu'ils cessent de croire aux relations du Ciel et de la Terre, aux responsabilités lointaines de l'âme, au primat de l'éternel !

François BONJEAN.

(1) Elémir Bourges (La Nef).

P O E S I E

PLAIES

*Dans l'autre pièce de mon âme, celle qui touche à l'herbe, au ciel
solitaire, à la nuit,*

*Dans cette pièce où vous n'entrerez pas, vous qui sentez les rues et
l'avilissement,*

Une morte est couchée, que vous ne sauriez voir sans mourir.

*Quand son cœur s'est noué, un flux s'est arrêté dans les vaisseaux
de la terre,*

*Celui qui donnait aux cris d'oiseaux sur les villes un métal de défi,
Aux âmes, une respiration de jeune été, nue, insolente, mélodieuse ;
Les fûtaies humaines ont pâli, les vents noirci jusqu' autour du soleil ;
Je sais des yeux où même dans le rire d'amour l'âme n'a plus brillé.*

*O lâches, langues de chien, larmes de suif, vous ne la verriez pas sans
mourir,*

La morte, la France-Liberté, mère des hommes debout.

Juin 1940.

LE RETOUR

*Ils s'en vont chacun vers ceux qu'ils aiment, par la nuit pressante
comme un corps, nos tués de ce printemps :*

*Les uns vers la ruche de douleurs, noire sur la rue pâle — ils savent
encore les marches une par une ;*

*Les autres rasant les ronces, comme des braconniers (les pierres ne
bougent pas et seuls les chiens s'inquiètent) ;*

*Les Chleuhs vers la maison de pierre sèche, le Kabyle sous les cèdres
blanchoyants, le noir au long des champs de mil.*

*Ils entrent ; leurs doigts aveugles palpent les souffles autour des lits
et des berceaux.*

*Ils écoutent les soupirs des corps lassés qui se débattent, les mots
muets des rêves.*

*Ils n'osent pas entrer dans les âmes ; ils restent comme une brume,
incertains.*

*Et sous l'étouffement de cette nuit, où le vent ne sort plus libre des
cîmes et des mers,*

*Ils se sentent mourir une seconde fois d'être ceux qui sont morts pour
la Mort.*

Juillet 1940.

POUR UN GUERRIER ASSASSINÉ

In memoriam J. DE CARTASSAC

*Une mort est venue sur lui, baissant les yeux, d'une foudre oblique,
Dans cette loyauté des cieux que l'homme à peine ose respirer
Une mort trop lâche pour la raillerie de son regard et pour son rire.*

*Les flots profonds l'ont éteint dans leur boue, brûlant comme une
étoile ;*

Les tempêtes ne descendent même pas à son repos.

*Et tant qu'à cette place des mers n'aura pas lui la face de l'Archange
Qui va d'étoile en étoile peser du seul fléau qui ne rompt pas,
La cicatrice de nos cœurs nous tiendra dans la veille et le rugissement.*

PRÉLUDE AU JUGEMENT

*Je suis las de l'ombre, las de la foule. Ma colère saigne de ses griffes
Et je mords jusqu'à tomber le fruit brûlé de mon cœur.
Mes nuits se déchirent sur des plaines où galoper à sabots sanglants,
Et les taupinières seront les têtes des lâches, serrées comme des tuiles.*

*Jour qui percera d'une nuit toute semblable aux nuits : jusqu'au cri
du soleil, nul ne la reconnaîtra.*

*Jour de feu ! Jour où les sillons glueront de flammes, où chaque épi
trouera comme une balle, . . .*

*Où les nues abaissées briseront l'échine des rampants et les élytres
des piélineurs de bouse,*

*Où il n'y aura d'ombre pour le furtif qui ne soit mâchoires de four-
naise, ni tombe qui ne fulgure !*

*O Patrie ! O face crevassée de trahisons, lèvres mangées de silences,
Regard au delà des cieux éclatés, prunelles sans jour et sans ombre,
Front de sépulcre, chevelure crispée de nuit et de typhon,
Retourne tes montagnes sur les chiens gras qui tiennent tes talons
Et tord les vents de tes cîmes aux cous velus de qui l'exposent sur
les foires.*

Été 1942

Gabriel GERMAIN.

APPEL

*Aux Villes englouties
au ciel fumant de mauvais anges
aux mers hostiles où s'abîment
amèrement les bateaux des hommes
le salut, le salut, le salut
et paix soit réservée aux cœurs des justes seulement
après tant de désastres immérités !...*

*O Dieu,
Dieu du ressentiment
que tu te fais attendre !...*

*Il faut venger maintenant
ceux que jadis tu chérissais
et qui sont tombés dans la mort affreuse
parce que tu tournais les yeux.*

*Il faut te lever plein d'éclat
Avant que tous les saints de notre race n'aient été renversés
par le vent démoniaque.*

*C'est ce soir qu'il faut que ta voix clame dans les cieux
C'est ce soir qu'il faut que soit vengé le sang des hommes
C'est ce soir qu'il faut que s'abatte ta main dessus le
peuple inexcusable.
C'est ce soir qu'il faut changer nos cœurs.*

Mai 1940.

DE PROFUNDIS

(FRAGMENTS)

*Fiant aures tuae intendentes
in vocem deprecationis meae.*

« Rendez votre oreille attentive
A la voix de ma supplication. »

*Comme l'aigle étendu au zénith devant la gloire du soleil,
ma voix montera vers le plus haut de Votre haute demeure,
jusqu'à tant que Vous l'ayez accueillie.*

*C'est celle de Votre enfant premier-né parmi tous ceux d'Europe,
c'est celle irrépressible de Votre France assassinée par les
bourreaux d'en-bas.*

*Ecoutez le cri de son imploration
qui, par les heures du jour et de la nuit, retentira
dessus l'affreuse Europe*

*demandant la justice après la miséricorde,
Votre pardon à ceux pour qui elle a payé,
Votre immense pardon pour tous ses vieux méfaits,
Votre pardon plénier avec l'absolution.*

*Seigneur,
écoutez dans Vos cieux s'élever le cri de ma supplication,
et que votre oreille me devienne attentive.*

*A cause des chars de fer et des légions volantes, la grande
nation a été renversée,
à cause aussi de la faiblesse de son cœur d'aujourd'hui.*

*Mais l'honneur d'avoir été choisie pour porter l'étendard
du Roi des rois,
mais la gloire qu'aux bords des mécréants tous vos chrétiens
fussent renommés Francs,
mais tant de hauts services pour des causes gratuites,
mais le doux dévouement à la Dame céleste, vaudront à
vos enfants leur résurrection au jour de votre
audience.*

..

*« Si iniquitates observaveris Domine,
Domine, quis sustinebit ?*

*« Si vous considérez nos iniquités, Seigneur,
Seigneur, qui pourra demeurer devant Vous? »*

*Car jusqu'au fond du mal nous fûmes entraînés,
la terre avait pour nous des charmes trop puissants.
Nous avons sacrifié à la boueuse chair,
Le terrestre mirage a noirci l'Éternel.
et l'avons préféré à la Face de Dieu.*

*Car nous sommes de chair, qui traînons tant de liens
et qui ne savons pas où va notre chemin.
Avides, gémissants, quêtant l'enchantement
qui nous engloutissait dans notre nonchalance,
vertige de loisir, d'oubli, d'or, de superbe,
nous plongions sombrement dans ce qu'on nomme Amour.*

*Votre terrible main sur nous s'est élevée,
il ne nous reste rien de l'objet de nos quêtes,
rien que Votre promesse et que notre misère.*

O Dieu !

*Voici dessous vos pieds votre France abîmée,
voici le Doux-Pays, pays de l'amertume,
voici le cœur pleurant de votre Fille Aînée
et les membres rompus de ses meilleurs enfants.
Voici ce noir décombre, autrefois cathédrale,
voici les chemins creux qui sont des cimetières,
voici notre fierté foulée et pressurée,
voici tous nos péchés lavés dans notre sang.*

*Ainsi donc, ô Seigneur, Vous nous avez voulu
pour la longueur d'un temps que nous ne savons pas.
Nous tournons aujourd'hui nos Visages rongés
vers votre bras vengeur, Dieu de toute justice,
Le plus sombre ennemi dont la bouche est blasphème
nous tient sous ses canons comme un gibier mourant.*

*Sur la route a coulé le plus beau sang de France,
La débâcle a chassé le soldat désarmé,
la peur a dissipé la cohue de nos chefs
la panique à l'exil a jeté votre peuple.
Le mensonge a souillé des bouches vénérables,
la honte ensevelit la plus glorieuse histoire :
un seul siècle d'erreur pour deux mille ans de foi
et votre France croule en un mortel silence.*

*Justice dont le vrai nom est Miséricorde,
donnez quelque répit à cette nation,
qu'enfin votre pitié sur elle se répande,
seule sur son gibet à la face du monde,
que vienne l'éclairer votre grande Lumière.*

O Dieu !

*Qui se tiendra debout devant le jugement,
si la terre, des rois, de Jeanne et de Pascal,
si la race obstinée à la longue croisade,
si ceux de tous Vos fils qui Vous ont plus aimé,
qui ont cherché leur Dieu et semé l'espérance
delà toutes les mers et près du Saint Tombeau,
si ceux-là pour leur foi ne sont point pardonnés,
qui recevra jamais le pardon de son Père ?*

*Trompés, errants, vendus, mais haïssant l'erreur,
plus sages et plus fous parmi le genre humain
que le gros du troupeau voué à servitude,
tête libre et cœur tendre et les mains généreuses,
la seule trahison les a jamais vaincus :
ils ne courbent leurs fronts que dedans leurs églises
et viennent aujourd'hui, leurs idoles brisées,
rechercher leur abri près du Trône de Dieu.*

*O Paternel Seigneur, Vous qui aimez Vos Francs,
chassez tout ennemi de votre sainte France,
que Paris ne voie plus le Germain vagabond
souiller le reposoir de la grandeur humaine.*

*De Lille, de Léon, de Coutance et de Tours,
de Bourges, de Bordeaux, Bayonne et Béhobie,
Notre-Dame d'Amiens, et vous, vierge de Chartres,
dissipez la grand'troupe arrogante et grisée
qui foule pesamment le sol profond des Gaules.*

*Leurs crimes soient pesés à la même balance
où nos propres péchés viennent d'être pesés.*

Robert MOREL-FRANCOZ.

ODE AUX VENTS D'HIVER

*Contre la lampe des tempêtes
Que balancent nos bras sauvages
Rose, des Vents qui t'oriente...
Vers la lumière ?*

*A la clarté zodiacale
Tes pointes pures illuminent
Les Signes calmes du présage
D'aube et d'étoiles.*

*Dans le vent sidéral où s'ouvrent
Leurs figures de neige, tombent
Le temps, l'espace et le visage
Inconsolable.*

*Détachées de l'arbre du monde
Des feuilles glissent aux ténèbres,
L'écroulement du ciel annonce
L'hiver aux hommes.*

*Appels des temples à l'archange
Nos vieux bûchers flambent aux cimes
Où le feu lève ses figures
Intelligibles.*

*Du multiple où le monde, expire
Se dégagent déjà les formes
Intérieures des grandes âmes
Contemplatives.*

*Les Mères marquent en silence
Le Sceau astral aux pointes dures
de l'Unité primordiale
Dans la matière.*

*Si ta chair fume sous l'étoile
Il faut t'en prendre à la Justice
Et partir l'épaule sanglante
Vers d'autres mondes.*

*La sagesse n'est qu'une escale
Où débarquent les âmes graves
Mais c'est toi qu'appelle, ô jeunesse,
Le vent du large !*

*suivre le chemin
et aller à l'essentiel
sans automatisme*

PRIÈRE

*Seigneur, accorde-moi l'Illumination !
J'ai lu, j'ai médité, j'ai prié. Et pourtant
sur toute l'étendue de mon âme attentive
Je ne vois que des apparences.
Donne-moi Ta Lumière !*

*Ce que j'ai vu je le connais. Et je l'ai mis dans ma mémoire.
Ce que j'ai su, je l'ai délié lentement
et j'en ai soupesé la vanité.
Accorde-moi, Seigneur, de pouvoir m'unir à moi-même
et de me fondre dans ma propre connaissance !...*

*Hélas ! si bas que je descende,
ou si haut que je monte,
en moi, ô chimérique solitude,
je n'entends que le triste dialogue
de mon âme hantée par son image.*

*Comme un songe double la vie
dans le miroir intérieur.
mon image me double.
Mais suis-je le miroir où l'âme qui se mire ?*

*Seigneur, envoie-moi le Messager !
Qu'il m'écarte des lieux où je m'attends moi-même
et qu'il place ma volonté au milieu de la Tienne !
Détourne mes yeux de mes yeux, ma pensée de ce qu'elle pense,
L'amour que j'ai pour Toi de l'espoir qu'il me donne.
Veille à mon dénuement et à ma pauvreté.
Fais que ce ne soit pas pour ma satisfaction
que je cherche l'extase,
et qu'ainsi je monte vers Toi sans souci des béatitudes,
mais dépouillé de ma chaleur, T'aimant sans penser que je T'aime,
pour toi seul, ô mon Dieu, élève-moi
vers la Vie illuminative !*

H. B.

Henri Bosco

QUELQU'UN FAIT DU BRUIT SUR LA ROUTE

*On ne croit plus aux mots que les rêves dispensent
Plus au pouvoir magique enfermé dans leur coque
Mais aux rites passés de la vieille prudence
Et l'on ne comprend pas les nouvelles époques*

*On ne sait pas briser la coquille des mots
Pour trouver le bonheur ou la joie ou la grâce
Et pour aimer l'oubli — comme des animaux
Qui s'enfoncent dans l'ombre et dont se perd la trace*

*On néglige d'ouvrir la parole enchantée
Pour trouver le bonheur ou la joie ou l'absence
(Le poème est toujours plus amer à chanter
Quand on a le souci de son insuffisance)*

*On ne veut pas souffrir
Du déclin d'une rose
On ne veut pas mourir
De voir mourir les choses*

*Mars a pris cette année les fureurs de novembre
La maison vide appelle et geint Les volets battent
Le soir les trombes d'eau s'engouffrent dans les chambres
Des fantômes s'enfuient quand le tonnerre éclate*

*Les murs sont lézardés Les portes sont ouvertes
Le souvenir des jours heureux se décompose
Tout se fane et périt La prairie n'est plus verte
On ne veut plus mourir de voir mourir les choses*

*On se résigne à vivre. Et l'on se dit qu'en somme
Couler — se dissiper — chérir à contre-temps
C'est le destin (malgré le grand désir des hommes
Voulant sans le pouvoir éterniser l'instant)*

*La pluie est déjà morte
Voici le gai soleil
Qui l'enterre et l'emporte
A l'horizon vermeil*

*Malixa ! ta blondeur s'effrite et se déflore
(On se méfie des cris poussés par la démence)
Je n'ai pas eu le temps de rejoindre l'aurore
On ne croit plus aux mots que les rêves dispensent*

Roger GAYMARD.

GRANDE TAYA

FRAGMENT D'IBN AL FARID

Un regard m'a donné à boire le vin puissant de l'amour ; et pour coupe, j'avais la face de Celle qui transcende la beauté.

Et dans mon ivresse, mes regards laissaient croire à mes compagnons que c'étaient leur vin qui réjouissait le plus intime de mon âme.

Or, mes yeux avaient remplacé la coupe, et d'Elle seule mon enivrement venait, non du vin.

C'est pourquoi dans la taverne de mon ébriété j'ai remercié les jeunes gens grâce à qui, malgré ma réputation d'amant, mon amour demeurait caché.

Et quand j'eus abandonné toute sobriété, je cherchai l'union avec Elle, et dans mon audace envers Elle, aucune crainte ne m'a retenu.

Et dans l'intimité du dévoilement nuptial, quand rien ne nous épiait plus, je lui ai déclaré ce que je ressentais.

Et j'ai dit, mon état témoignant de mon ardent amour, hors de moi-même quand je la trouvais, et la perdant dès que je me retrouvais.

« Daigne jeter sur moi le regard de Celle qui se retourne un moment, avant que l'Amour ne dissolve ce qui en moi me permet encore de te voir. »

Et si tu interdis que je voie, permets au moins que j'entende : « Tu ne me verras pas ». Cette parole a été douce à un autre avant moi (1).

Car mon ivresse est telle qu'il faut que j'en sorte d'une manière qui ne brise pas mon cœur, si ce n'est de passion.

Si les montagnes et le Sinäi même, parmi elles, avaient souffert ce que je souffre, elles en auraient été rasées jusqu'au sol, avant la révélation.

C'est une passion que seules les larmes ont trahie, une ardeur intime, accroissant les brûlures dévorantes qui m'ont conduit à ma ruine.

Le flot de Noé est semblable à mes pleurs quand je me lamente, et l'ardeur de mon sein éclate comme le feu d'Abraham.

Sans mes soupirs, je serais noyé de larmes ; et sans mes pleurs, je brûlerais dans les soupirs.

Le tourment de Jacob est ma douleur la moins amère ; et toute la peine de Job, une part seulement de mon affliction.

Et les dernières souffrances de ceux qui ont aimé jusqu'à la mort ne sont qu'une part de ce que j'ai souffert au début de mes tribulations.

Si l'oreille de celui qui me guide avait entendu mes gémissements, sous les coups de la maladie d'amour qui dévastait mon corps,

D'après le Coran, Moïse demanda en vain à voir Dieu, mais il entendit la voix de Dieu lui refuser cette faveur.

mon chagrin aurait rappelé à son souvenir l'amère détresse des voyageurs laissés sur la route, quand les chameaux sont déjà prêts pour le voyage.

L'angoisse m'a durement oppressé et abattu ; et mon être émacié a laissé voir à nu son secret.

Et dans mes plaintes d'être réduit à cet état, j'ai fait mon confident de celui qui m'épie toujours. Je lui ai exposé dans le détail mes sentiments intimes.

Je lui suis apparu semblable à une idée ; mon corps se trouvait dans un état tel qu'on ne pouvait le voir, tout consumé des douloureuses brûlures de l'amour.

Et bien que ma langue n'ait point parlé, les pensées cachées de mon âme révélèrent à son oreille le mystère de ce que mon âme dissimulait.

Il donna de mes nouvelles à ceux de la tribu, leur exposant mon état intime, car il me connaissait bien.

C'était comme si les anges du souvenir étaient venus dans son cœur pour lui inspirer la connaissance de ce qui était écrit au livre de ma vie.

Il n'aurait pas vu ce que je dissimulais ; il n'aurait pas vu le secret caché dans mon sein,

Si le voile du corps (1), ainsi écarté, n'avait révélé le secret masqué jusqu'alors, le secret de mon âme intime.

Et je serais demeuré invisible dans mon mystère, si les gémissements de ma langueur ne l'avaient pas révélée.

Ainsi j'ai été rendu visible par la maladie même qui me dissimulait. Il n'y a rien de si étrange que l'Amour ne puisse l'accomplir.

Une douloureuse angoisse m'a envahi et sous ses coups, les mouvements de mon être intime, qui eux aussi me trahissaient, se sont évanouis dans le néant.

Si la mort odieuse m'avait cherché, elle n'aurait pas su me trouver car j'étais caché par la dissimulation de ton amour.

Entre l'ardeur et le désir, mon être s'évanouissait, selon que tu te détournais ou manifestais ta présence.

Si mon cœur devait être caché de ton royaume pour payer cette extase, il ne pourrait plus vivre dans la demeure de l'exil.

Ce que je déclare ici n'est que l'apparence de mon état ; il est hors de mon pouvoir d'exprimer ce qui est au fond.

Et ne le pouvant pas, je m'abstiens de parler sur beaucoup de sujets : ma langue les taira, et même si je parlais, c'est bien peu que je pourrais dire.

Ma maladie me menait à la mort, et même la passion décréta que je devais mourir. Car le rafraîchissement de mes soifs ne me donnait qu'une gorgée toujours brûlante.

(1) L'être extérieur, celui qui s'adonne aux actes de dévotion.

Et mon cœur est plus émacié encore que mon enveloppe corporelle. Mon moi ne fait qu'un avec le plaisir de sa destruction.

Si Dieu m'avait montré à mes serviteurs tel que je suis, et s'ils avaient pu voir sur les tablettes secrètes (1) ce que l'Amour a laissé survivre de moi,

Ils n'auraient rien vu qu'un esprit sous les vêtements d'un cadavre.

Et depuis que j'ai perdu ma propre trace, errant comme un homme égaré, ma vie n'a été pour moi qu'une vaine image, dont ma pensée ne pouvait se saisir.

Après cela mon amour pour toi fut vraiment libéré de mon être charnel, j'en ai pour preuve l'existence de mon âme avant son enveloppe mortelle (2).

J'ai dit ce que je ressentais dans mon amour pour toi, non point parce que je suis lasse de souffrir, mais simplement pour adoucir ma peine.

Il est bon de montrer de la fermeté envers l'ennemi, mais en présence des Aimés, rien ne vaut que la faiblesse.

La perfection de ma patience m'empêche de me plaindre et pourtant, si je me plaignais à mes ennemis même, de ce que j'éprouve, ils soulageraient ma plainte.

Ma patience à t'aimer est digne de louanges, si j'endure les tourments que tu m'imposes. Mais si je puis endurer d'être séparé de Toi, elle cesse d'être digne de louanges.

Toute souffrance est pour moi une faveur, tant que je résiste à la tentation de rompre mes serments.

Aussi, pour toute peine d'amour, si elle vient de Toi, je réponds par l'action de grâces et non par la plainte.

Car si les agonies de la passion me torturent, pourtant dans l'ordre de l'amour, elles me sont une grâce.

Et mon malheur, ma tribulation, sont un bienfait, s'ils sont voulus par Toi ; et le cilice porté pour l'amour de Toi, est le plus ample vêtement de félicité.

Ma fidélité envers Toi m'a fait regarder les esclaves les plus vils comme le plus précieux trésor, parce qu'ils m'étaient donnés par Toi.

L'un d'eux, un menteur, l'autre un calomniateur (1). Le premier m'égaré par la vanité, tandis que l'autre, par jalousie, m'entretient de frivolités.

Je résiste à l'un lorsqu'il me blâme, grâce à la crainte de Dieu, et je m'allie à l'autre par prudence, malgré sa mesquinerie.

Et mon visage n'a pas été détourné de ta voie par la terreur de ce que j'y rencontrais, ni par aucun des maux prêts à m'y frapper.

(1) Les tablettes célestes où sont gardées les archétypes de toute chose passée, présente, ou future.

(2) Selon la tradition musulmane les âmes ont été créées par Dieu deux mille ans avant les corps.

(1) L'un est le danger de la sensualité, l'autre celui de la dévotion extérieure

Toutefois, en supportant tout ce qui m'est advenu à cause de toi, ma patience ne cherche pas à faire mon propre éloge ou celui de mon amour.

Mais ta Beauté qui attire vers Toi tous les cœurs, a ordonné que j'endure tout ce dont j'ai parlé jusqu'au bout, jusqu'à l'extrême limite.

Et cela simplement parce que tu m'es apparue avec les plus parfaites qualités, surpassant toute beauté.

Es tu as fait ma souffrance douce à mon âme, et tu m'as abandonné à elle, Et venant de Toi, elle était la plus belle des parures.

Car celui qui est pris au piège de la Beauté, son âme passe volontiers de la vie la plus délicieuse à la mort.

Une âme qui espère ne pas rencontrer de souffrances en amour quand elle s'adresse à l'Amour, mérite d'être repoussée.

Aucun esprit vivant dans le repos n'a jamais conquis l'Amour. Aucune âme désirant la tranquillité n'a atteint la piété.

La tranquillité... Comme elle est loin de la vue d'un amant. Le jardin d'Eden est tout encerclé de terreurs.

Mon âme est une âme noble, une âme qui ne voudrait pas l'oublier même si Tu lui offrais ce qu'elle peut désirer le plus, et au delà encore, à condition de l'oublier.

Une âme qui n'abandonnerait pas le vrai amour qu'elle te porte, même si le mépris voulait l'éloigner de Toi, et l'absence, et la haine, et la ruine de l'espoir.

Aucune voie ne peut me détourner de ma voie d'amour, et si jamais je me détournais d'elle, ce serait abandonner toute ma religion.

Et si quelque autre attachement se glissait inconsciemment dans mon âme, je me déclarerais moi-même hérétique.

C'est à Toi de juger mon cas. Fais comme Tu veux, car mon sentiment envers Toi a toujours été non l'aversion, mais le désir.

Je le jure par le pacte d'amour entre nous que n'a jamais souillé l'idée qu'il pourrait être rompu un jour, et ceci est le plus fort des serments.

Par ce pacte signé alors que mon âme n'était pas encore revêtue de son ombre d'argile,

Par ce premier serment, jamais rompu depuis que je l'ai juré, et par le lien noué plus tard, trop solennel pour qu'aucune fragilité ose le dénouer,

Et par la vision de ta forme radieuse dont la splendeur éclipse toutes les pleines lunes,

Et par l'attribut de la perfection en Toi, d'où les plus belles et plus parfaites formes de la création tirent leur vertu,

Et par la hauteur de ta majesté qui me rend mon tourment agréable et me tue si suavement,

Et par le mystère de ta beauté, par quoi tout le charme de ce monde et de l'au-delà est manifesté et comblé,

*Et par ta grâce qui, captivant l'esprit, m'a guidé vers un amour où
m'était doux l'abaissement pour ta gloire,*

*Et par cette Idée qui est en Toi, par cette idée que j'ai appréhendée
en elle-même, trop subtile pour être saisie par l'œil de la perception.*

*Vraiment tu es le choix de mon amour et la fin de ma recherche, et
le but de mon effort et mon décor et ma désirée.*

*Je me suis dépouillée de la décence et du respect humain, m'habillant
d'impudeur, me réjouissant du vêtement enlevé comme du vêtement revêtu.*

*Et c'est mon devoir de rejeter toute pudeur pour l'amour de Toi, mêm
me si mes proches se détournent de moi. Et l'impudeur est ma loi.*

*Pour eux, ils ne sont plus mes proches tant qu'ils me blâment pour
ma témérité, et me témoignent de la haine et croient juste de m'abandon
ner à cause de Toi.*

*Mes compagnons dans la religion de l'Amour sont les Amants. Et ils
ont approuvé mon ignominie, et loué ma disgrâce.*

*S'irrite qui voudra, dès lors que ce n'est pas Toi. Tout cela ne saurait
me faire le moindre mal, si les plus nobles parmi les proches sont satis
faits de moi.*

*Si les ascètes sont fascinés par centaines de tes beautés, moi je suis
fasciné par Toi tout entière.*

*Et je n'ai jamais connu un tel égarement avant d'avoir choisi Ton
amour pour religion. Malheur à moi si cet égarement ne venait pas de
T'avoir choisie !*

Adapté par Ahmed BENANI et Claudine CHONEZ.

PROPOS du CHLEUH

UNE HARKA DU GOUNDAFI DANS LE SOUS EN 1898.

Cette chanson, composée à la fin de l'autre siècle, par un raïs de la tribu des Goundafa en l'honneur de son caïd Si Taieb (1), a pour objet une harka de ce caïd dans le Sous.

Après la mort de Moulay Lhassen, au temps de Moulay Abdelaziz et de la Régence de Ba Ahmed, il y eut une révolte presque générale des tribus contre leurs caïds, une « siba » au cours de laquelle fut pillée plus d'une casbah dont les ruines jonchent le sol.

La chanson nous montre le makhzen, comme fera plus tard Lyautey, utilisant les grands caïds pour soumettre les rebelles. Elle montre aussi l'importance des lefs, cette antique institution du pays berbère.

Au cours de cette harka, Si Taieb, la jambe brisée d'une balle, en resta légèrement boîteux. D'où le surnom de « abidar », le boîteux, que lui donnait son fidèle ennemi le Mtouggi, autre grand caïd. Si Taieb aimait évoquer le souvenir de cette harka. Un mois avant sa mort, à Marrakech, en 1928, il citait deux vers arabes recueillis par lui en ce temps-là, de la bouche du taleb Malek de Tafingoult, qui le soigna sur place après cette grave blessure :

*Toi qui veux sans effort atteindre la hauteur,
Pour avoir le rayon de miel, il faut être piqué par le dard de l'abeille.*

Il n'est peut-être pas inutile de redire que ce texte est non pas une transposition, mais une traduction aussi littérale que possible du texte chleuh, comme tout ce qui est donné dans cette revue sous cette rubrique, à moins d'indication contraire. L'intérêt de ces traductions est de prendre sur le vif l'expression de la pensée berbère. Tout arrangement, en la trahissant, en diminuerait l'intérêt.

Eioua, Eioua, bismillah, je veux conter une histoire :
Ce jour-là que Moulay Lhassen nous fit défaut, eut trépassé,
Tous les gens se sont soulevés, sus aux caïds, pour les brûler.
Quand ce fut le tour de Sidi Taieb, il fut tourmenté.
Or, les montagnards ont dit : « Nous autres, le Goundafi,
Il ne sera, par Allah, ni touché, ni d'une épine écorché.
C'est notre frère. Et ce coup-ci, nous allons le tirer d'affaire. »
Il leur a dit : « Ma maison est votre maison.
Par votre honneur, levez-vous, cette fois pour m'en tirer
Moi, je vous écrirai entre nous la franchise. » (2)
Il envoie les uns combattre Ounein (3) par l'oued Agoundis.
Les autres maintenir la paix dans l'oued Nfis.

Quand il en fut sauf, les gens lui ont dit :
« Si Taieb, attention, changement de saison.
Aujourd'hui, pourvu que tu sois adroit, le monde est à toi.
Aujourd'hui que Moulay Lhassen est au tombeau
Et que Moulay Abdelaziz est un enfant,
Tout ce que tu voudras, il te le donnera.
Et Ba Ahmed mettra le sceau à tout ce que tu soumettras.
Du pays d'Ounein aux Aït Ouaggounsann et aux Aït Mammass
Jusqu'Amizmiz et Tigidar,
Seront à toi tout le Sous et tout l'Azaghar. »
Eux lui ayant ainsi parlé, il prend sa bride.
Il met le pied dans l'étrier, monte à cheval,
Passe Ifafen comme le vent, vers toi, Marrakech
Porte en arrivant, Ba Ahmed, sa hediya (4) à ta maison en te disant :
« Termine mon affaire et donne-moi congé.
C'est à toi la parole, à toi la royauté.
La montagne, il y a dedans la richesse pour ta maison.
Et pour moi, l'eau de l'été qui me gêne et que je veux posséder
Pour en tirer du profit. Mais le Mizmizi (5), il te l'a perdue
Il s'est contenté de la plaine et il a dit :
Montagne, adieu, de ton argent, je n'ai souci. »

Ba Ahmed a répondu au Goundafi, lui a dit :
« C'est ton pays à toi. Je ne le connais pas.
Ce que tu veux, dis-le. Moi, j'y mettrai le sceau. »
On l'appela, cadi, portant ton encrier,
Portant ta plume, et on t'a dit : « Allons, écris.
Ecris l'ordre à Sidi Taieb
Qu'il fasse payer le tribut à l'oued Aghbar (6) et l'oued Aogdemt, (7)
Où sont des arbres nombreux, beaucoup de richesse. »
Voilà que Sidi Taieb a écrit aux Goundafa : « Préparez la mehalla.
Je veux la mener dans le Sous travailler pour notre maison.
N'ayez tourment ni souci au sujet de la montagne.
Aussitôt mon retour du Sous, les montagnards apporteront
Leur sacrifice au milieu de notre maison. » [col, (8)
Or, voilà Sidi Taieb qui prend votre tête, o sa mehalla, et qui part du
Et qui descend, Amari (9), dans ton champ,
Trouve le pacha Hamou (10) en paix dans son camp.

Il lui dit : « Que Dieu t'assiste, pacha Hamou,
 Nous irons, tous les insoumis, les harceler,
 J'ai amené de la montagne et la harka et les soldats
 Pour aplanir le Sous, le secouer au vent et remonter en le laissant. »
 « Bonne est ta parole, ô Sidi Taieb, dit pacha Hamou en paix, dans son
 Moi, ce sont les Houzioua (11) qui me causent du tourment [camp.
 Je prévois, Sidi, qu'on les trouvera contre nous prêts au combat. »
 Sidi Taieb a dit : « C'est en les combattant qu'on les éprouvera.
 On coupera la tête à ceux qu'on atteindra.
 Adieu, mon ami, pour ceux qu'on n'atteindra pas. »
 Un jour, ils ont combattu. Le deuxième, on les brûla.
 Les voici, apportant les bœufs de hediya.
 Voyez-vous les Houzioua, leurs têtes (12) sont pour Marrakech
 D'autres sont dans les fers. Leur orgueil est brisé.
 Ahmed ou Melouk (13) dit à Sidi Taieb : « Je viens comme l'hôte de Dieu,
 De ta maison, de tes enfants pour que tu me tires d'affaire
 Il y a les Aït Mimoun (14) qui me refusent le tribut. » [Tazat. »
 Sidi Taieb a dit : « O Ahmed ou Mellouk, prépare ta harka pour aller à
 Or, Ahmed ou Mellouk prépare sa harka. Il envoie dire aux Haouara, aux
 « Rendez-vous aux Aït Mimoun couper leurs têtes [Menabha
 Et leur faire payer l'argent et travailler pour ma maison. »
 Les Aït Mimoun, mon frère, ils sont des guerriers.
 Ils tiennent bon sur leur terre et ne sont pas disposés
 A prendre la fuite avant de mourir.
 Ils sont entourés de fossés, garnis de combien de fusils.
 Cent soldats y sont tombés. Il est mort des Menabha
 Nombreux comme des fourmis et sans compter les blessés.
 Sidi Taieb a parlé : « En avant, ma mehalla. Moi je suis à votre tête.
 Il faut, par ma droite, en finir avec les Aït Mimoun.
 Tafraout n'aït Zoubit, je veux te manger.
 Pourvu que je brûle Ighil, mon cœur, tu seras content.
 Revenant sur toi, Bazzi, (15) je pillerai ta maison.
 Je monterai à Tigouga, Imedlaoun, qui sont à toi.
 Tout ce qui t'obéit, je veux le dévaster.
 De là, je passerai chez toi, Tasa, tribu d'El Hadj Moulid.
 Tribu des Aït Haddi Yous, je ferai liaison avec toi.
 De là, j'irai à Genfis aux champs renommés,
 Où nos chevaux et nos moutons vont aux pâturages d'été. (16)
 Je traverserai la montagne, en descendant.
 Pourvu que j'y aie fait passer mon armée et mes cavaliers,
 O la mort, tu peux m'emporter. De toi, vie, je n'ai plus souci. »
 Il montait un cheval gris, il était en tête.
 Or, trois braves, mon frère, étaient en embuscade.
 Voilà son cheval qui roule, atteint de deux balles
 Et lui, par la troisième, a le genou brisé.
 « Hélas, hélas, malheur à moi, je vais laisser les pavillons de Tagountast (17)
 Hélas, hélas, Talat Yaqoub, (17) ce coup-ci mon mal est fini
 N'est-ce pas Sidi Ali des Ilegman (19) qui a dit :
 Il n'y a qu'une mort, il n'y en a pas dix ? [Bazzi, (15)
 Qu'importe mourir et descendre en terre si j'ai démolì les tours de

*Passé pour Ounein, laissé Sins (18) à Mansour (15) afin qu'il ait la paix
Mort, emporte-moi. La vie, je n'en ai plus de souci. »*

*Il n'y a pour assouvir son désir du ciel, il n'y a que l'aigle.
Il n'y a pour assouvir son désir des fleurs rien que la gazelle.
Il n'y a pour assouvir son désir de la vue du roi rien que le caïd,
Le mouflon pour assouvir son désir des hauts rochers,
Le taleb pour assouvir son désir de l'écolier
Et son désir de l'argent, le marchand. Et le désir de mon cœur que les
Toi qui es monté sur les hauts rochers, mon espoir, descends. [chants
N'est-ce pas que lorsque l'ami qui part au loin vous dit adieu,
Qu'on prend sa main en l'embrassant,
Que sur sa main en la brûlant coulent des larmes et du sang ?
Dieu, accorde-nous la paix pour que chacun soit content.*

L. JUSTINARD.

(1) Si Taieb, caïd des Goundafa, né vers 1850, caïd vers 1890. Très en faveur au temps de Moulay Abdelaziz et du Régent Ba Ahmed, resta dans sa montagne au temps de Moulay Hafid et de la royauté éphémère d'El Hiba. Fit sa soumission dès l'arrivée à Marrakech du Général Lyautey. Fut naïb du makhzen dans le Sous de 1917 à 1921. Mort à Marrakech en 1928, grand caïd honoraire.

(2) Franchise, « tharir », exemption d'impôt.

(3) Tous ces noms de tribus et de lieux, identifiés, sont sur la carte, dans le Ras el Oued et le Grand Atlas, au Nord de Taroudant.

(4) La hediya, le présent d'hommage.

(5) Le Mizmizi, auparavant caïd des Guedmioua, plaine et montagne, y compris (6) l'oued Aghbar et l'oued Aogdemt qui sont au-dessus des Goundafa, et pouvaient les priver d'eau pendant l'été (7).

(8) Le col de Tizi n'Test, par où on va dans le Sous.

(9) Amari, dans la tribu des Rahala du Ras el Oued.

(10) Pacha Hamou, pacha de Taroudant, qui disait avoir fait voler autant de têtes que la muraille de Taroudant avait de créneaux.

(11) Les Ihouzioua, tribu N.E. de Taroudant, dans le Dyr de l'Atlas.

(12) Les têtes coupées des rebelles vaincus étaient envoyées à Marrakech et exposées à Marrakech, en propagande.

(13) Nom familial d'Ahmed ou Malek, caïd des Indaouzel, du Haut Ras el Oued.

(14) Les Aït Mimoun sont une fraction de cette tribu.

(15) Bazzi de Talekjount était le chef d'un des deux lefs du Dyr de l'Atlas, au Nord de Taroudant. Le chef du lef rival était Mansour, des Aït Talemt, allié du lef du Goundafi. Le chanteur met dans la bouche du Goundafi une apostrophe à Bazzi véhémente et d'un beau souffle.

(16) Allusion à la transhumance d'été des tribus.

(17) Les deux forteresses du Goundafi, Tagountaft, château d'en-haut, Talat Yaqoub, château d'en-bas.

(18) Sins, un château du Talekjount, disputé entre les deux lefs et dont la possession assurait au caïd Mansour la supériorité sur Bazzi.

(19) Un notable de la tribu.

ERRATA AU NUMERO I D' « AGUEDAL »

Page 18. — La ligne 28 est la dernière d'un texte. L'interligne doit être au-dessous. La ligne 29 : « Je vois les fleurs » est le début du texte suivant.

Page 19. — Après la ligne 13, doit venir la ligne 15 :

— Allah akbar, n'oublie pas qu'il y a la pluie.

Pour une gorgée d'eau ne nous fais pas la fièvre.

— Ce qui est hors de la haie, je ne l'arrache à personne.

Ce que clôture la haie, qu'on n'en parle pas.

Page 19. — Interligne après la ligne 26. Puis : « Notre fils, prenez de nous...

LA MUSE BERBÈRE

POEME COMPOSE PAR MA MERE POUR MES FRERES DISPARUS.

*Qu'on aimerait suivre les âmes
Au pays où elles s'enfuient !
Je marcherais la nuit, le jour
Et les cieux je parcourrais
Pour voir les bien-aimés
Qui m'ont laissée le cœur blessé.*

*Qui voudrait m'accompagner
Au pays où se trouvent les âmes ?
Nous irions à leur recherche
Et nous mêlant aux oiseaux
Nous nous élèverions en plein ciel
Vers mes enfants bien-aimés !*

*Qu'on aimerait suivre les âmes
Au pays où elles s'enfuient !
J'irais à travers les cieux
Cheminant avec les étoiles
A la rencontre des bien-aimés
Par qui mon cœur est endeuillé.*

..

*Je l'ai trouvée, debout, près de la fontaine,
Attendant son tour, à l'ombre d'un chêne.*

*Son teint est comme le lait
N'est à sa ressemblance
Que l'aurore à sa montée.*

*A mon appel elle s'est retournée
Et j'ai senti qu'elle me reconnaissait.
Elle a souri :
Comme un roseau, sa taille a ployé.*

..

*Voici que mon cœur brûle
D'un feu inextinguible
Et les eaux sont loin de lui.*

*La jeune fille est une rose
A l'aurore éclosé
Dans un jardin, près de l'étang.*

*Je prie les dieux de la rendre
Aussi folle que je suis fou.
Et nous prendrons la voie des champs !*

*A sa recherche, du matin à la nuit
J'ai parcouru le village tout entier.
Où s'est-il réfugié ?*

*Il est un rameau d'oranger
Au cœur de l'hiver
Qui se couvre, au printemps, de fleurs.*

*Depuis qu'en songe je t'ai vu,
Adolescent mon frère,
A la maison je ne suis revenue.*

*Arrête-toi, jeune fille, écoute :
Aucun mal ne te viendra par moi.
Écoute, si tu voulais me suivre,
De ce pays, nous nous enfuirions,
Avec les oiseaux nous nous envolerions
Et nous atteindrions le ciel !*

*Quant à moi, je pars avec toi
Jeune homme à la taille de roseau,
Quant à moi, je pars avec toi
Aux pays même les plus lointains.
A toi j'ai donné ma confiance
Sur la terre comme sur les eaux.*

*Quant à moi, je pars avec toi
O jeune oiseau, fils de ramier.
Parmi les chemins qui t'agrément,
Choisis en hâte lequel suivre.
Où tu iras, partout, je serai avec toi
Dans la douleur et dans la joie.*

BERCEUSE

*Que son teint soit halé
Qu'importe ?
— Raisins mûrs en grappes —
Prince Ali, petit prince
Aux yeux de faucon.*

*Que son petit nez soit camus
Et ses narines trop ouvertes
Qu'importe ?
Il gardera des agnelles,
Le petit prince aux yeux noirs.*

*Viens, viens, sommeil
T'endormir près de lui.
Que le mal ne l'atteigne,
Et que le bien règne en son cœur.*

*Viens, viens, sommeil
T'endormir près de lui.
Frère du repos, c'est toi
Qu'a épousé son cœur.*

*Sommeil viens doucement
T'étendre près de lui.*

RONDE DE LA JEUNE MARIÉE ABANDONNÉE LE JOUR DE SES NOCES

*Ma mère, ô ma mère
Ah ! la la
Me voici toute parée
Et l'on ne vient pas me chercher.*

*Ma fille, ô ma fille -
Ah ! la la
Sont-ils venus ?
Ai-je refusé ?*

*Ma mère, ô ma mère
Ah ! la la
Je me suis préparée
Me voici dédaignée !*

*Ma fille, ô ma fille
Ah ! la la
Se sont-ils présentés ?
Me suis-je sauvée ?*

*Ma mère, ô ma mère
Ah ! la la
Tu dois me secourir
Ah ! la la
J'ai mis mes beaux atours
Ah ! la la
Et je suis restée
Ah ! la la
Les curieux sont venus
Ah ! la la
De moi ils se sont ri
Ah ! la la*

traduit par
MARIE-LOUISE AMROUCHE.

DESTIN DU PILOTE

Voici l'homme engagé dans une aventure peu banale qui dépasse singulièrement celle de Peter Wilkins car elle intéresse l'humanité tout entière et non plus quelques hommes. L'imagination de Robert Paltocks, l'audace du Sarrazin qui sautait au XI^e siècle de la haute tour de Constantinople avec sa robe-parachute, le serrurier qui s'exhibait dans les foires sous le règne de Louis XIV et volait au-dessus des toits, assistaient Clément Ader quand il réussit son premier vol sur un engin à moteur. Les raids de mille avions qui vont écraser les villes n'ont pas d'autre origine que ce tourment sacré. À chaque instant du jour, des avions prennent leur vol avec leur mission de vie ou de mort. Le ciel gronde du bruit de leurs moteurs, la terre bourdonne de cet essaim tourbillonnant de guêpes. Les nations, les continents s'affrontent en des champs illimités, construisent des machines qu'ils envoient sur l'ennemi où d'autres machines essaient de leur barrer la route.

Mais le temps n'est pas venu où, assis devant un poste émetteur, un général d'armée commandera sa flotte par le seul miracle des ondes électriques. Il doit actuellement prendre la tête, emmener ses équipages, franchir le premier le mur de feu, de fer et de fumée de la D. C. A., essayer les attaques des chasseurs. Ces machines inventées par l'homme ne sont pas pilotées par des robots mais par d'autres hommes chez qui la passion du vol n'avait pas revêtu cette forme. De sa table de travail, l'ingénieur peut trouver la formule qui permet au bombardier de mesurer la distance d'un objectif, de donner l'automatisme au piqué, au langage des bombes et à la ressource. Un officier d'état-major peut fixer un horaire, une attitude, un itinéraire, essayer une tactique nouvelle. Seul le pilote peut prendre une ligne de visée, amorcer la manœuvre d'attaque ou de défense, car il n'est plus dans ce geste question de mathématique mais de jugement, d'instinct, de prudence ou d'audace.

C'est l'ingénieur qui dessine un avion, mais c'est le pilote qui l'essaie. L'intelligence sans la volonté n'est rien et le visage de l'ingénieur penché sur des abaques m'intéresse moins que celui du pilote guettant l'ennemi, ou l'œil fixé sur ses instruments de vol sans visibilité quand les nuées l'enveloppent, parce que c'est lui qui affronte les dangers avec son inquiétude et ses passions charnelles.

Lilienthal a écrit depuis longtemps : « Concevoir une machine volante n'est rien, la construire est peu, l'essayer est tout ». Le constructeur Louis Bréguet en a pris quelque humeur et a retourné la formule : « Bien concevoir un avion est tout, bien le construire est nécessaire, l'essayer n'est rien ». Le Pilote des avions Louis Bréguet n'avait peut-être pas la même opinion. C'est à partir du moment où un homme s'installe dans un avion qui n'a encore jamais volé, ajusté ses lunettes et ses gants et pose un regard glacé sur les instruments de contrôle que la séparation se concrétise. Le mathématicien reste à terre, s'écarte du vent que soulève l'hélice et pense à l'avion qui va partir quand le moteur sera chaud. Le pilote y pense aussi, mais d'une autre façon :

« Si, au milieu du terrain, il n'a pas bronché, je ré-
duis... »

L'ingénieur éprouve un pincement au cœur parce que sa machine va s'élancer, lui fournir la preuve de l'exactitude de ses calculs, comme une table de logarithmes. Le pilote ne ferme pas les yeux sur le monde. Cette machine, construite pour voler, doit enlever en même temps que lui mille autres hommes qui en piloteront la série et auront besoin de rentrer le soir chez eux. Rien ne peut être plus dangereux que de confier la direction complète d'une technique au seul ingénieur.

Ainsi la précision d'un bombardement en piqué dépend de l'altitude plus ou moins grande à laquelle sont larguées les bombes. On largue à huit cents mètres et après les ressources, il reste quatre cents mètres de libre sous les plans.

— « Espace perdu, dit l'ingénieur. Larguez à cinq cents mètres, vous aurez encore cent mètres à vous et vous déposerez vos bombes au but ».

Seulement le raisonnement pêche par son excès même de logique. Ces quatre cents mètres de marge ne sont pas de trop. Car le pilote sait qu'il les possède, qu'il pourra grâce à eux corriger une erreur ou une défaillance de son observateur quand c'est lui qui commande le tir, ou de lui-même.

L'ingénieur ouvre une table de logarithmes, calcule des angles, trace une constante. Mais le pilote prend un cap, entend un signal, plonge vers le sol et le voit monter vers lui pendant qu'il essaie de placer une croix blanche dans une grille lumineuse. Pour conserver la rigidité de sa trajectoire, il lui faut avoir confiance, ne pas céder à la tentation de regarder

un altimètre. S'il n'a que cent mètres de marge, la peur de les perdre lui fera chaque fois rater sa visée, car une erreur dans ses comptes se traduirait par son écrasement.

Le même raisonnement s'impose pour les partisans du bombardement en piqué par nuit claire. *A priori* rien ne semble impossible. Seulement quand le pilote a fixé son avion sur la trajectoire d'une flèche explosive, il découvre soudain combien la nuit de lune transforme l'image qu'il se fait du sol et diminue la notion de distance. Il croit avoir commis une faute, rompt son attaque et, quand il contrôle ses instruments constate avec étonnement qu'il lui restait encore huit cents mètres. Il se croyait si près du sol qu'il lui semblait impossible de continuer.

**

Mais même s'il avait eu sous les yeux l'aiguille de l'altimètre, le pilote n'eût pas cru en elle. Par une nuit de lune à la clarté trompeuse, il se méfie de tout. Tandis qu'il a le regard fixé sur le collimateur et qu'il essaie d'y maintenir le but, il sent monter vers lui le fond d'un abîme et de gigantesques parois l'encadrer. Il éprouve la crainte d'un oiseau traqué la nuit. La voix moqueuse de l'ingénieur peut lui redire : « Vous avez quatre cents mètres de sécurité »... Cette voix ne le rassure pas et il n'attend pas le *top* du bombardier pour rompre. Il revient se poser silencieux, mécontent de lui.

— Alors ?... demande l'ingénieur.

— Alors ça ne colle pas.

C'est tout. L'ingénieur a tout prévu sauf la nuit. Il ne sait pas ce qu'est la nuit profonde. Pour lui la nuit est un grand silence où il peut sous la lampe travailler à la courbure d'une aile, au profil d'une hélice, ou penser à l'amour. Mais un chef d'escadrille qui a coulé par ses piqués 250.000 tonnes de navires ennemis hoche la tête et déclare : « De nuit l'expérience montre que les distances mesurées à la verticale apparaissent plus faibles »... Ainsi tous les soldats du monde regardent les étoiles, allument une cigarette et pensent : « La belle nuit... » quand cette belle nuit est l'empire de la brume et toute semblable à un four et que le pilote, dès qu'il lève les yeux de son tableau de bord, a envie de tendre les bras pour la tâter comme un aveugle. Pour lui cette nuit est un cap à suivre, un horizon artificiel à maintenir, trois heures à veiller à la synchronisation des moteurs.

*

**

Une légende complaisamment illustrée par la grande presse a donné à ces hommes un visage que je ne saurais contempler sans dégoût : ceux de garçons noceurs, cherchant dans les plaisirs grossiers l'oubli de leur sort. Tout autre est la réalité. Il y a dans leurs joyeuses popotes tant de buveurs d'eau que les bonnes gens pourraient s'en scandaliser tout à leur aise. Quant au plaisir qu'ils avaient à faire la guerre, il consistait à prendre l'alerte, à dormir sur des couchettes entre des repas rapides peu conformes en réalité à l'idée qu'on pouvait s'en faire dans la rédaction du *Petit Marseillais*. Huit heures par jour dans une salle de renseignements ou bouclés sur le siège d'un avion de chasse prêt à décoller, voilà ce qui n'excite pas assez les lectrices de *Match*. Les photographes ne prendront jamais que les aspects trompeurs d'une vie qui ne se livre pas au premier venu et les journalistes n'ont saisi, en grossissant à l'extrême les moindres paroles et les moindres actes, que le côté superficiel du métier.

Dans une vie où le courage prend le caractère même de la simplicité et le manteau gris de l'habitude, où jamais, par une sorte de décence sacrée, n'est prononcée une parole patriotique, où tout doit être compris à demi-mot quand ce n'est pas dans le silence, tant de paroles et tant d'images de cinéma détonnent, offusquent et détournent de leur vraie grandeur.

Leur travail ne trouvait pas son accomplissement dans l'improvisation. Ce n'est pas par hasard que tant de « types sensationnels » s'étaient rencontrés au même groupe. Ce ne fut pas par hasard que ce groupe sut, en une campagne de cinquante jours, se placer en tête de l'aviation française et qu'il compte cinq des onze plus glorieux chasseurs de l'Armée. Le hasard s'appelait Murтин, portait le nom d'un chef qui avait su discerner, rassembler, choisir, forcer, guider, et quand il le fallait, écarter.

*

**

Le visage du pilote porte la marque et comme la secrète angoisse d'un monde promis à la destruction. L'on s'attend à trouver chez lui un masque cruel de jeune fauve, et c'est Morel, un enfant pur au regard plein de l'innocence des aubes, ou ce visage ascétique, monacal, de Marin la Meslée, ou les yeux bleus de Chevalier, le bien nommé, qui, blessé de

douze balles et un œil crevé, réussit à ramener en terre française son observateur mort et son mitrailleur épuisé et à rendre compte de sa mission avant de s'évanouir.

Un collégien sort d'un abri, les yeux plissés sous le soleil, sur les lèvres le sourire qu'il avait en quittant la classe. Et c'est le vainqueur de cent cinquante-huit combats. A peine son image nous parvient-elle avec sa gloire que sa mort nous est annoncée.

Ces hommes ont résolu à leur façon le problème d'une vie passionnément aimée et perdue sans regret. D'autres semblables à eux, innombrables, vivent près de leur machines, s'envolent dans le fracas des moteurs, s'affrontent sans merci dans leurs combats.

Ils connaissent les départs dans l'ombre, attendent, taciturnes et tendus, l'instant où ils ne sentiront plus le sol sous leurs roues. Ils connaissent la navigation silencieuse sur la pâle lueur tremblotante de l'échappement des moteurs. Ils voient la lune se lever dans l'ombre hostile, ils se tournent vers les incendies nocturnes, passent dans le mortel feu d'artifice de la D. C. A., larguent à leur tour leur charge de bombes, toujours craignant de voir surgir les traits de flamme du chasseur à l'affût dans les ténèbres.

A l'écoute des voix subtiles qui les guident, ils connaissent la douceur des retours, s'absorbent dans des calculs de navigation et de consommation d'essence et, quand ils retrouvent la terre et sa joie éphémère, ils s'inquiètent des camarades qui ne sont pas rentrés ou d'une petite fille qui a la fièvre et dont ils croient protéger la frêle existence.

Jules ROY.

E S S A I S

L'ARCHE

A Henri et Madeleine Bosco, avec qui ces pages furent mises en mouvement. (Septembre 1942).

Les eaux se sont immobilisées, tout est recouvert. Un monde condamné n'a pu échapper à leur étreinte, implacable, nécessaire, à la fois justice et miséricorde, divine sous ces deux aspects, car cet ensevelissement est la figure d'un baptême. Un autre monde va naître... L'Arche qui flottait s'est arrêtée sur la seule pointe qui émerge encore, le seul espace de terre laissé à la disposition de la Grâce. Et les habitants de l'Arche sous la chape de plomb des nuées, attendent le signe de réconciliation entre la terre et le ciel, l'Arc, ce pont aérien jeté sur les eaux immenses, d'un côté à l'autre de l'unique mer ; car tout est mer. Ils attendent : Noé, le pontife, le nautonnier, constructeur de l'Arche, dont il est le pilote et le Chef, ses trois fils et les quatre femmes. Trois fils, qui, déjà dans les flancs de l'Arche dessinent toute la géographie mythique des continents à venir, l'Asie, l'Afrique et les terres méditerranéennes d'où sortira l'Europe ; et ce sont aussi les trois mondes humains, la haute flamme religieuse de l'esprit avec Sem, le chaud instinct, l'animalité sensuelle avec Cham, et avec Japhet, l'invention libre et la conquête, les colonisateurs et les marins.

Mais l'Arche porte encore dans ses profondeurs de chêne et de cèdre les germes et les couples de tout ce qui doit survivre de l'ancien monde, tout ce qui étant essentiel se révélait éternel ; tout ce qui étant salutaire devait être sauvé ; ce qui échappe à n'importe quel ensevelissement total, car aucune espèce d'autre monde n'est concevable en dehors de ces principes où la volonté de Dieu s'est arrêtée et fixée dès la première fois, mais pour toujours... Et les déluges n'ont pour tâche que de les faire reparaître, lavés, rafraîchis, ramenés à leur primitive jeunesse !

Je porte ces images un jour plus pesant que d'autres, et j'ajoute leur poids à celui d'une terre et d'un peuple qui penchent aimantés par le malheur ; je l'ajoute au poids d'une histoire encore informe qui vacille sous la décharge et le choc d'une force dont le visage est sur le point de se dévoiler. Oui, je les porte ces images vieilles de plusieurs millénaires, non poudreuses en effet, non débris d'un vétuste bazar oriental, mais étincelantes, d'arêtes dures et nettes, transpercées de feux ; je les porte et je m'en meurtris, je les porte et je m'y observe, je les porte et je vous interroge en elles, ô ma terre, ô mon pays, ô notre commun destin !

Mes pas suivent un sentier de collines, certes bien familier ! Une bastide déserte, où nul chien n'a aboyé, où nulle brebis n'a bêlé, vient d'être dépassée. Un boqueteau de chênes verts se propose. Des olivers descendent vers un ruisseau caché sous les frênes et les peupliers d'une basse prairie. Des cyprès marquent près de moi une tombe, taillée au flanc d'une roche tendre ; et la roche est déjà elle-même poussière, de sorte que la demeure éternelle des morts se montre plus friable que celle où a essayé de durer l'être d'un jour. Ah ! que nous sommes bien étrangers et voyageurs sur la terre ! Ce monde, où je me crois stable, est lui-même une eau qui s'écoule ; quand il y a barrage et chute, nous appelons cela un déluge.

Toujours porté par des eaux, sables du désert ou lignes insensiblement mouvantes de ces horizons montueux et vallonnés, j'ai besoin d'une arche !

Mon appel vers elle, jeté d'un bord où je me sens pris par la solitude montante, celle de la détresse, celle du soir, cet appel, ce brame du cœur, je vais le traduire.



Un monde meurt. Il semble bien que tel est le sens des combats actuels. Une expression du monde est condamnée, à juste titre, et c'est miséricorde qu'elle le soit, pour le monde, pour l'homme, pour chacun de nous. Car le péché de ce monde en train de s'engloutir était celui qui mit l'Éternel en courroux aux jours d'avant Noé : « *Je me dégoûte des hommes, dit l'Éternel-Dieu, leur esprit s'appesantit et devient chair* ». Vraiment de nos jours l'esprit tombait et la chair montait ! C'est cet engourdissement mortel, cet enlise-

ment dans la plate vie matérielle qui ont insinué leur poison et provoqué les affres de l'agonie. Extraordinaires convulsions ! Les membres du gigantesque noyé sont liés, assez court pour qu'il ne puisse se lever et échapper, assez long pour qu'il puisse se lacérer lui-même, sinon s'égorger et s'étrangler, cependant que les eaux lentes, insidieuses, muettes, montent vers sa bouche où le cauchemar voudrait mettre des cris, un seul cri définitif, un blasphème, une prière, une conjuration, cela ne se laisse point deviner... L'argent l'a lié, la machine l'a lié, la vitesse l'a lié, tout ce qui est mouvement, circulation l'a lié, et aussi tout ce qui est état, solidité, sécurité, fixité. Mouvement et forme, les deux pôles humains ont cessé d'être esprit et, appesantis, sont devenus chair.

Cependant que les eaux mythiques, les eaux originelles, le eaux d'ensevelissement et de baptême se sont déliées ; cependant que se débondent les cataractes du ciel !

Ah ! montons dans notre arche ! chacun de nous doit en avoir une et celle de chacun pourrait bien être celle de tous ! N'es-tu pas éternel, et je le suis ? N'es-tu pas homme, et je suis l'homme, comme tu l'es ?

Or, voilà qu'à ce point de ma méditation, je puis préciser une impression que je ne cesse de rencontrer à ce tournant du chemin. Et pourquoi n'en ferais-je pas un symbole ? Comme il est frappant que ce château de Lourmarin semble d'ici une arche, portée sur le dos, arrêtée sur la toison de chênes de son plateau. L'ample demeure a pu être le lieu, l'asile et le conservatoire de quelque sagesse, d'un certain nombre de principes justes, salutaires, ceux de quelques hommes qui ont essayé d'unir le sens religieux du monde à l'humanisme de l'esprit.

Le vieux symbole nous écraserait de son poids, si nous avions l'outrecuidance de voir ici quelque chose de plus qu'un signe complaisant en faveur de ce que nous avons essayé.

Notre arche peut être petite, quoique de belles dimensions ; notre sol, n'être que celui d'un village ; notre église qu'une amitié, parfois orageuse, qu'est-ce que cela ?

L'arche était sainte et grande, non par elle, ni par l'immensité du déluge, ni par son pilote, mais par toutes les semences dont elle avait fait sa cargaison : toutes les semences, végétales, animales ou humaines, charnelles et spi-

rituelles, qu'elle avait conservées de l'ancien univers et dont elle devait féconder le nouveau.

Mon arche à moi est celle-ci

Mais pour que j'en parle, il faut que je parle du déluge qui en est l'occasion.

Et ce déluge est européen tout d'abord. Il met l'Europe en question, or, cette question de l'Europe risque d'engloutir le monde.

L'Europe qu'est-elle ?

Rien d'autre qu'une « chrétienté ». Je prends le mot dans le sens qu'on lui donne en terre de mission ; comme les missionnaires le font en Chine pour leurs villages. Une chrétienté au milieu des autres continents. L'Asie a son génie religieux, celui que Sem typifie. L'Afrique a le sien, celui de Cham.

L'Europe est chrétienne, même l'Europe impie, laïcisée, libre-penseuse. Autant que la géographie, le dogme a présidé sa naissance réelle, ou si l'on veut sa naissance spirituelle, son baptême. Elle y a été ondoyée des eaux trinitaires. Un tel baptême ne pouvait prendre toute son illustration éclatante que sur les terres de Japhet, le Méditerranéen.

Trois appétits meuvent l'homme et déterminent les peuples : *être, se manifester, s'unir* jusqu'à s'absorber, s'identifier, se perdre. Le christianisme en a réussi une synthèse, inégalable, sans corruption et sans venin, dans la Sainte Trinité, qui a été l'Eglise des siècles où se forma l'Europe du IV^e au VIII^e, de Constantin au Schisme d'Orient.

Telles sont les Trois Personnes, qui, constituant le mystère par excellence, le Saint des Saints, permettent une psychologie de l'Absolu parfaitement admissible et saisissable pour l'esprit ; elles offrent une satisfaction égale, et cependant hiérarchisée fortement, à chacun des trois appétits de l'homme, qui, laissés à eux-mêmes, inclinent vite à devenir des forces divergentes et des semences d'anarchie sociale ou de conflits idéologiques entre les nations.

Le Père, c'est l'autorité qui engendre et qui conserve pour transmettre ou pour faire durer, la seule naturelle et légitime, celle de l'auteur, « *Je crois en Dieu le Père...* »

Le Fils, c'est l'affirmation des droits de la personne, la quantité d'individualisme indispensable et de conscience de soi, le moteur de l'histoire, de nos convoitises et de nos con-

quêtes, le Fils venu en chair, qui se dit aussi : le Fils de l'Homme : « *Je crois en Jésus-Christ, Fils de Dieu...* »

Le Saint Esprit, c'est la communion, l'unité vivante, organique, l'unanimité, les âmes unes, absorbées en un seul esprit qui est un seul corps : l'Eglise : « *Je crois au Saint-Esprit, la Sainte Eglise universelle...* »

Voilà le dogme !

Et voici la géographie :

L'expression du principe conservateur, traditionnel, autoritaire, se trouve en Europe dans les terres méditerranéennes, sur une ligne qu'illustrent les termes heureux, parmi les plus connus, de *patriarches*, d'*eupatrides*, de *patriciens*. Rome en est le dernier haut-lieu. Il donne le catholicisme romain, dont le calvinisme a pensé être une forme épurée, ramenée aux éléments authentiques originels.

Le principe du Saint-Esprit, ou de la communion totale, occupe l'Orient de l'Europe avec le schisme orthodoxe, et correspond aux peuples slaves, à leur génie profond et constant que nous révèlent les grands romanciers russes, ainsi que les mœurs, ainsi que la nature mystique et comme abstraite des Eglises orientales, où les sanctuaires sont dédiés de préférence à La Sainte-Sagesse, La Sainte-Trinité, La Sainte-Pureté, plutôt qu'à des personnes divines, concrètes, comme l'est en Occident Notre-Dame, ou encore le Sacré-Cœur.

Entre les deux, le principe de relation ou de communication, d'appropriation individuelle, et par là de convoitise, de conquête, d'incorporation, d'incarnation, c'est-à-dire le Fils, rencontre son lieu et son mouvement propre dans les pays plats de l'Europe nordique, les routes du mouvement direct, la marche éternelle des races germaniques, leur philosophie du devenir, leur christianisme subjectif ou luthérianisme, leur protestantisme enclin à la Christolâtrie. Et l'heure de cette dissidence a sonné au XVI^e siècle, à Wittemberg, avec les thèses de Luther.

C'est ce qu'il faut comprendre : ces trois forces étaient nouées en faisceau ; fortifiées et amendées l'une par l'autre, cela formait la République chrétienne. Elles ont été rompues en deux fois ; alors, à chaque fois, des peuples, des races, des pays ont été rendus à leurs penchants, ont incliné sans garde-fous sur leurs abîmes. Et l'unité européenne a cessé de vivre : le Latin s'est abîmé dans l'Etat, le Germain dans la Race, le Russe dans l'Idée ou l'Absolu.

Le même malheur s'est produit au sein de chaque nation et de chaque Eglise, l'homme a été invité à choisir entre trois sortes de partis : le conservateur, le démocrate, le communiste. La seule espèce de culte qu'aient gardé les hommes moyens de notre siècle fut donc d'adhérer à l'un quelconque de ces médiocres équivalents de la splendeur trinitaire.

En conclusion, il n'est plus possible de faire revivre l'Europe et de reconstituer l'homme harmonique sans une nouvelle conciliation des trois forces.

Essayer de retrouver une conciliation aussi pertinente que celle de la République Chrétienne est le devoir présent du continent et de chaque homme qui l'habite.

Est-ce le sens des grands combats actuels ? Un déluge de destructions doit-il faire disparaître nos dissidences ? De quelque arche flottante sur ces horreurs sortira-t-il une trinité, dont les fils de Noé furent autrefois une figure ? Horreurs héroïques ou démentes, l'ampleur de leur cataracte en devient justicière et divine, ce qui semble faire présager une purification et par suite une renaissance.

Nul ne va plus contester que le monde qui sortira de là sera tout autre que l'ancien. Alors jetons à flots la lumière sur le désordre fondamental d'où le malheureux univers condamné a tiré son jugement impitoyable ! Ainsi ne serons-nous pas peut-être les ouvriers du continent nouveau, les habitants heureux et pacifiés des terres nouvelles, nous serons tout au moins, même parmi les infimes, des constructeurs de l'Arche ou de ses pourvoyeurs !

*
**

Or, en tout ceci, quelle est la prédestination de la France, son élection ?

Car l'histoire a dit d'elle : « fille aînée de l'Eglise ». Elle a dit : « Gesta Dei per Francos ». Elle a inscrit à son actif une vocation missionnaire sans précédent, jusque dans le pire, autant que dans le saint : les Croisades jettent l'Orient dans nos filets ; les guerres d'Italie y jettent la Renaissance et même la Réforme ; la Révolution Française et l'Empire y jettent les nationalités modernes et les littératures nationales avec le romantisme.

La géographie n'est pas moins bonne fée pour notre pays. L'être est donné par une combinaison de mouvement et de forme, c'est la hiérogamie primitive, l'engendrement

divin par le Souffle et par les Eaux, cette matrice du monde. De l'Edda à la Genèse tout se redit l'antique vérité.

Le mouvement direct ou absolu, laissé à lui-même, c'est la ligne droite, un écoulement, un passage, une course à l'infini et l'indéfini, rien ne s'y enracine et ne s'y fonde. Tout y est perpétuellement remis en question ; régimes de discussion ou races de l'invasion s'y raccordent. Cela fixe leur histoire et fait présager leurs destins.

Un autre mouvement absolu ou fatal est celui du cercle, un perpétuel recommencement, un piétinement sur place, une absorption en soi-même, un vertige, un dépassement par en haut ou un écroulement par en bas, la danse mystique du derviche tourneur.

Mais le mariage du mouvement et de la forme, c'est la spire ; un recommencement, mais libéré, renouvelé ; des possibilités d'introductions nouvelles, de libertés, d'inventions...

Or, cette forme de mouvement est celle que les péninsules appellent et déterminent, et par excellence celles de la mer la plus riche en péninsules, la mer de Japhet, la Méditerranée.

Je cite dans l'ordre : l'Atlantide, l'Égypte, la Babylonie et la Syrie, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, la France. Car les trois qui suivent la fabuleuse Atlantide, pour être des péninsules, ont leurs déserts qui les enserrant.

Dans chacune de ces péninsules tour à tour le mouvement humain a le temps et l'espace nécessaire pour devenir civilisateur, c'est-à-dire pour se pénétrer de réflexion en faisant flexion sur lui-même ; or, cela fait, ou moment où il s'épuise, il se verse et se transporte dans la péninsule suivante, mais ce transfert se fait toujours à l'ouest. La loi apparente des déplacements de l'homme semble être l'occidentation. Ainsi la Grèce expirante éveille Rome, lui passe le flambeau :

« *Quasi cursores lampadas...* »

En haut, dans les pays plats de l'Europe l'autre mouvement est direct, celui de l'écoulement, de l'invasion ; il se porte d'un bond au *Finistère* en face de l'océan brumeux, il s'arrête au seuil d'un infini, l'Au-delà, le mystère ; celtique, il ne cessera d'interroger, de rêver... D'autres vagues accourent derrière lui, le heurtent, se heurtent, s'immobilisent par force, mais ne cessent de bouillonner dans les chevauchées de la Walkyrie, muscles bandés pour un départ toujours convoité, et la musique le donne quand l'histoire le refuse.

Qu'est-ce que je remarque ? Ces deux mouvements atteignent la France, le péninsulaire et le continental ; s'atteignent là, s'étreignent, font le Français. Leur combinaison unique, heureuse, efficace, dose en nous les deux esprits, le national et l'universel.

Notre peuple est fait de diverses races, c'est un être de raison, une volonté de compréhension, d'intelligence, et par suite une conviction qui se propose une persuasion à tenter, un évangile à porter ou à promulguer. La France est donc apostolique. Son langage est rationnel. Sa poésie propre est classique. Les figures dorées de la mythologie et de la légende lui tracent la voie sacrée et lui constituent un alphabet qui économise les descriptions oiseuses et renforce le trait brillant du dessin. La France a toujours écrit non pour le Français, mais pour l'homme. Est-il donc possible qu'il se refasse un univers sans elle ? C'est pour cette raison que l'espoir peut survivre ! Ainsi la persuadent l'esprit et le sens de la Terre, ainsi l'encouragent et l'invitent les hautes figures de son éternelle méditation, de son chemin vers les dieux.

L'occidentation ne paraît pas franchir les mers...

Que reste-t-il ? — La forme circulaire du mouvement n'a pas d'occidentation ; elle peut essayer d'attirer l'Occident dans son orbe, le rappeler en Asie. Cela fait, tout de go par le moyen du bolchévisme, elle l'y enfermerait, l'absorberait et l'engloutirait. Pour le moment elle tourne sur les terres slaves, soulevée comme un tourbillon du vent des steppes, qui s'abat inutile sur lui-même, pour se relever quelque endroit plus loin, quelques instants après ou... quelques siècles. Qu'a-t-il soulevé ? Des semences fécondes ou des poussières mortes ? Un tournoiement frénétique, extasié, une entrée en vrille dans l'extase et dans l'absolu, est-ce autre chose qu'une illusion de la vie ? La fureur dans l'amour ne fait pas la procréation, elle brûle plutôt les germes ; une communion véhémement ne peut être que stérilité. On ne contraint pas à l'unité, on y invite ! Pour assembler et pour joindre, il ne faut pas confondre, il faut aussi distinguer. Rebâtir la Tour de Babel dans les pays de limon et de brique ne peut nous tenter !

Le monde toutefois aurait-il à revenir à l'Asie originelle, le mouvement d'occidentation ne serait fidèle à lui-même qu'en se rebroussant en mouvement péninsulaire septentrional ?

En Occident et dans le monde, depuis la dislocation de l'unité trinitaire, nous ne savons plus réaliser une communion, refaire l'unité. Nous constituons des partis et nous formons des équipes.

L'unité vraie, organique, est chose religieuse, chrétienne. Elle s'appelle *unanimité*, toutes les âmes unes en un, et les âmes tournées vers l'un, *c'est l'universalité...*

Que tous se ressemblent et ils seront rassemblés ! suggère le Tentateur. Rien de plus faux, car au contraire tous s'épient, se surveillent, se tyrannisent l'un par l'autre. Liberté et fraternité perdent tout ce que l'égalité gagne de terrain...

L'esprit est ainsi frappé de veulerie et devient atone. Un peuple livré à cette déplorable discipline perd, dans un tel régime qui se dit de libre examen et de discussion, mais le nourrit et le fatigue de disputes, le goût des fertiles confrontations d'idées et du risque créateur. Sa religion devient un panthéon d'idoles : le parti y prend la place de la patrie. Sa morale est celle d'un abject utilitarisme. Il tombe dans un nombrilisme sans honneur... « L'homme me dégoûte, dit l'Éternel. Son esprit s'appesantit et devient chair. »

Le déluge purificateur est décidé dans les hautes sphères du ciel : les écluses de colère vont s'ouvrir.

*
**

Un pareil avilissement du monde introduit et signifie un sixième jour, une période antéchristique, une fin de peuple, des temps, de civilisation et d'histoire : la nécessité prochaine d'un baptême d'où le septième jour tire un ordre nouveau.

C'est pourquoi l'Apocalypse n'est pas ici à ignorer et si ma méditation sous le chêne de Peirouré, le Puy du rouvre, commence avec la Genèse, le livre des Origines, elle me mène au livre des Conclusions.

Les nombres traversent, fulgurants, les Écritures Saintes, dont on ne peut avoir sans leurs arcanes, que des interprétations approximatives. Sans eux la religion se réduit à un moralisme, sans doute respectable, mais où la morale de l'extraordinaire ne se retrouve pas et qui opte pour le pharisien en introduisant les suffisances humaines de la propre justice. Or, les nombres ne peuvent être absents de la Parole, parce que la parole est nombre, toute parole, juste, mesurée, efficace, est nombreuse, rythmée, apollonienne.

Le bouillonnement dyonysiaque n'est que l'occasion de l'art et de la pensée. Les tumultes de la chair et de la sensibilité ne sont pas forcément beaux en eux-mêmes, si la lyre ne les reprend et ne les accorde sur elle. La flûte asiatique de Marsyas, sanglotante et déchirante, ou voluptueuse et plaisante, ne se passe point du nombre d'Apollon qu'elle a provoqué.

« Au commencement était la Parole » et non l'Acte. Elle reste présente tout au long de l'histoire. Elle garde les secrets de la fin. Si le monde est né de la Parole, l'homme aussi est parole, seule âme véritablement et uniquement *parlante* en ce monde, parlante sur toutes les étendues de l'être, ce que l'animal ne peut faire. Tout ce qui naît de l'homme naît de sa parole, gratuitement, librement, non pas seulement comme une nécessité, mais comme un jeu, car si la nécessité me pousse à faire un siège et m'asseoir, pourquoi est-ce que je me plais à varier comme à l'infini chaises, bancs, fauteuils, chaires et trônes ? Ma fantaisie elle-même est un signe de la Grâce, le signe de son règne, et je ne serais pas l'homme libre si je refusais à Dieu la liberté absolue, la souveraineté de son bon vouloir.

L'homme parle parce que le monde a été parlé, et parlé par une parole qui s'est faite chair pour que la somme de chair nécessaire ne soit plus appesantissement, corruption, engloutissement de l'esprit.

De l'Eglise de l'incarnation, il passe naturellement à l'Eglise de la pierre. *Tu es Petrus...* Car si les dimensions de l'Arche furent données aussi rigoureusement que l'Ange armé du roseau d'or les détermine pour la Jérusalem céleste, les sanctuaires en effet ne doivent pas être dressés sans des mensurations appropriées, et ils s'offrent comme les archétypes de toute sorte de construction et toute espèce de fondation.

Ce qui s'affirme là c'est la présence, celle qui entraîne avec elle la science et l'expérience, par la parole, par l'incarnation d'art, par l'architecture.

Si donc il y a eu avec Israël une préparation au christianisme, nous n'en écartons pas une autre, celle des grands Païens. Leur conjonction a réalisé cet ordre providentiel qui sortit du déluge des invasions barbares et dont l'Eglise fut l'arche flottante au-dessus des ruines de l'Empire. Une seconde Rome encore ! Et non moins fille de Vénus que la

première, non moins de l'éternel Amour. *Roma-Amor*. Cet Amour dont Dante dit qu'il est le moteur des étoiles !

Ainsi en ce lieu prédestiné tournent et ondulent nos pensées ; des cercles d'ondes au choc de l'idée s'épandent jusqu'aux mêmes rivages, aux mêmes vérités.

Le pays de Lourmarin regorge d'eaux secrètes et cachées qui se débordent en fontaines dans les rues ; il porte des roches dont les bancs de coquilles témoignent encore de la présence des mers génératrices ; la Vénus écumeuse, la jeune déesse plus ancienne que les dieux, se souvient d'avoir été formée avant les collines, d'avoir joué bondissante avec le souffle créateur à l'aube du monde !

L'autre, la chrétienne, *Stella Maris*, Maria, a béni, qui partait de Judée vers nos rivages provençaux, la barque des Saintes.

Et surnageant l'ultime débordement des eaux que le dragon des derniers jours lancera de sa gueule, elle apparaîtra encore la femme enceinte, la Vierge-Mère, enveloppée de soleil, la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles... (Apoc XII : 1).

« Et je me tiens debout, dit le Voyant, sur le sable de la Mer ». (Apoc XII. 18).

Quand tout est mer, il faut avec l'Arche atteindre le haut-lieu où l'on pourra rester debout, puisqu'il ne se trouve plus qu'un seul point de rivage, celui-là !

Que nous faut-il de plus ? Notre arche de pierre dirige son château de proue, tel que je le vois d'ici, sa tour éburnéenne, vers le plus haut dôme du Lubéron où le soir forme l'ombre des plis d'un imposant manteau de pontife. Et nous, avons-nous pris la mesure, le poids, la conscience de quelques idées et de quelques sentiments qui peuvent servir à relier les mondes et enchaîner les âges ? Le chargement de l'arche est-il bien arrimé pour traverser le fracas des grandes eaux qui épouvantaient les prophètes ?

Malheureux hommes de ce siècle, qui n'ont peut-être jamais compris cette parole du Psalmiste : « La voix de l'Éternel retentit sur les eaux ! » Ps. XXIX. 3.

Est-il jamais possible quand un déluge se déchaîne qu'une arche ne se montre pas ? Une voix éternelle ne cesse de la susciter.

*
**

Je reviens sur mon premier propos : les eaux seront arrêtées, étales, au plus haut niveau, enveloppant toute la sphère et la ramenant à la figure primitive ; la houle ne rencontre plus rien, sauf deux points : l'un fixe, le mont Ararat, l'Autel (Ara), l'autre flottant et mobile, l'Arche. L'homme et Dieu sont rendus à la solitude du dialogue mystique, celui que les cénobites vont chercher au désert.

Car à ce moment tout est désert ; la quarantaine commence, celle des quarante jours et des quarante nuits du Déluge. Et il y aura par la suite les quarante ans d'Israël au désert, quand il faudra tirer à part un peuple consacré ; les quarante ans du règne de Saül quand il faudra mettre au jour le règne messianique du roi-prophète, David ; les quarante jours de la Tentation du Christ au désert, préface à l'action unique de celui qui sera le salut de l'homme ; les quarante jours enfin du Ressuscité entre Pâques et l'Ascension se montrant de ci de là à l'Église qui est dans le désert et commence par le désert.

Les quarantaines et le désert sont d'égales valeurs mystiques qui révèlent les purifications antérieures à toute nouvelle fondation. L'écolier qu'on veut éprouver est mis en quarantaine. Le navire suspect qui s'avance vers le port subit aussi la même loi. Mots et coutumes sont-ils donc si arbitraires ? Les règles d'un art sacré, d'une arithmétique sainte, pénètrent le monde, et ces règles ne sont pas de simples conventions. Qui sait lire le Livre aura la sagesse.

Les destructions commencent et nul ne sait sur quel monde ravagé, presque désert, se lèvera le soleil mouillé de pluies sanglantes qui sera celui du premier jour pour le monde à venir. Puisses-tu, ô notre arche, franchir heureusement cette quarantaine que le printemps de 1940 a jeté sur nous comme une sanction purificatrice ! Le désert est pour le croyant le paradis véritable où la grâce de Dieu se charge de nourrir l'homme, où la manne est répandue comme la rosée du ciel, où les Anges servent le pain de chaque jour ; voici les temps de disette et de pauvreté, voici donc entamé par nous le siècle de la provende divine, l'âge béni de notre réfection spirituelle ! Il y aura festin dans l'Arche !

Septembre 1942.

NOEL VESPER.

Pasteur de Lourmarin-en-Provence.

HISTOIRE ET PROGRÈS

A Maurice Mégret

L'Histoire n'existe que par l'âme de ceux qui la font : voici la grande découverte des modernes.

L'Histoire pure, l'histoire objective n'est plus que l'un des grands mythes du début du vingtième siècle.

Pure et objective, elle est ce passé que l'historien tente de reconstituer, ce passé en tant que tel, ce passé tout entier en acte dans l'instant, ce passé que la conscience n'atteint plus jamais dès lors qu'il est passé, ce passé qui n'est que poussière, et restera poussière...

On ne peut coïncider avec l'événement que dans le présent ; on ne coïncide pas avec un événement dans le passé. Encore dans le présent l'événement est-il nous-même, fait de notre chair. Un événement passé n'est qu'une émotion présente, ou bien (si la drôlesse d'intelligence vient à la rescousse) un jugement de valeur actuel appliqué à un vécu personnel que la mémoire et le « truc » de la documentation ont permis de dilater jusqu'à des époques qui n'ont pas été réellement dans notre propre expérience.

La tradition orale, dans les familles, était autrefois une belle chose. On vivait la vie de son grand-père avec la sienne et l'on tirait parure vivante de la beauté de l'aïeule morte sous le Directoire !

*
**

Donc l'historien fait exister l'histoire.

Choix des faits reconnus historiques au milieu des autres ; organisation du passé d'après les centres d'intérêt caressés par la conscience ; fixation arbitraire des points-origines et des points-terminus, pour des systèmes de faits, des séries causales bien concertantes : tout vient du sujet, rien que du sujet.

L'Histoire est devenue le plus subjectif des arts plastiques.

Qui n'a pas sa petite fresque personnelle ? Sur des murs blancs, de même superficie, dévolus aux candidats-prix de Rome d'Histoire, chacun s'évertue sur le thème unique proposé par le jury (ces vieux présidents, Langlois et Seignobos, l'avaient clairement fixé : *Reconstituer, dans la série des*

temps, la vie intégrale de l'humanité) et chacun aboutit à une composition singulière, qui l'exprime.

*
**

Les documents bruts sont seuls donnés du dehors. Ces matériaux posent des problèmes, sans fournir les solutions. Inertes, ils n'ont pas de valeur par eux-mêmes.

Prétendre retirer à l'historien le droit d'interpréter et de juger reviendrait à lui conseiller de renoncer à sa vocation, de porter son génie sur d'autres travaux.

Prônant les vastes *corpus* et travaillant à une sorte de *Muséum* uniquement fait pour classer, administrer et présenter des faits, les historiens « scientifiques » se sont montrés, en somme, logiques avec eux-mêmes, logiques jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au sacrifice rituel d'autophagie.

Comme, à peu près dans le même temps, chez Auguste Comte, la philosophie « positive » éclosant du renoncement à la philosophie...

Cependant le monde propre de l'histoire est intérieur. L'esprit, par son jugement, fait exister le fait, à son choix, selon son vœu.

Et pourquoi faire exister les événements historiques, sinon à proportion de leur valeur ?

Chez nous en France, n'avons-nous pas vu des historiens royalistes accusés d'avoir franchi d'un saut la Révolution, fossé fortuit, coupure négligeable encore que néfaste ? Tout comme inversement des historiens républicains accusés de faire commencer la France en 1789, comme si tout l'antérieur ne méritait pas l'existence ?

Jugement d'existence et jugement de valeur ne font qu'un chez l'historien. Il en est de lui comme d'un grand ruminant artificiel, qui travaille d'abord à se faire des poches supplémentaires, et puis rêve, en transsubstantifiant sa bouillie.

La morale est donc inséparable de l'histoire, comme la sensibilité du fresquiste est inséparable de son dessin. Et c'est la morale qui est première.

Aussi bien est-ce le Grec Plutarque, et non l'Allemand Mommsen, qui demeure patron et roi du vrai genre historique.

*
**

En dépit de la juste étymologie, les sciences morales se trouvent fort bien nommées : ce sont les sciences qui pro-

viennent du souci éthique, c'est-à-dire du souci de valoriser la vie humaine en lui assignant des fins, en la référant à un ordre de valeurs.

Si bien que ce sont plutôt aujourd'hui les sciences concrètes qui tendent vers les sciences morales, que le contraire.

S'il est vrai, comme Eddington et Jeans inclinent à nous le faire penser, que l'intelligibilité de l'univers physique comporte, en dernière juridiction, un libre pari pour la signification morale des équations, l'existentialisme dévorera tout.

« Le monde est de la nature de l'âme, disent-ils ».

*
**

« Contemplation esthétique des singularités » dit Simmel de l'Histoire.

Ou bien parti-pris moral : c'est tout un.

Le Beau appelle approbation, et ce qui s'impose à l'approbation ne peut être que jugé Bon.

Consubstantialité du Bien et du Beau : lieu commun métaphysique vieux comme le monde. Mais si l'événement historique recréé dans le sujet n'est qu'un vœu, c'est là que l'identité de l'éthique et de l'esthétique se saisit le mieux. Mieux vaut parler de deux aspects d'une même préférence, qui se déterminent mutuellement.

Dans une Révolution qui me semble fondée, comment ne trouverai-je pas belle telle journée populaire ?

Que si je me prends d'abord à la glu de l'esthétisme, je marche avec ces hommes, je me soude à leur bataillon vengeur, et ma pauvre sottise d'intelligence, toujours mystifiée, finira bien, malgré la grimace des têtes dégouttantes sur les piques, par trouver du noble et du valable dans cet élan même.

C'est peu de dire, avec Paul Valéry, que l'histoire n'enseigne rien, parce qu'elle contient tout et donne des exemples de tout.

Seul un fait vraiment singulier, bien détaché du reste des événements, peut recevoir une épithète.

Juger le passé, c'est professer implicitement la doctrine de Descartes sur l'indépendance des moments du temps et aussi étaler le passé, le spatialiser, de façon à pouvoir prendre à part tel ou tel compartiment.

Qui ne voit qu'aucune histoire nationale par exemple ne peut être déclarée, d'un bloc, « belle » ou « chargée de

gloire », pas plus d'ailleurs que « triste », « honteuse » ou « remplie de bassesses » ?

Il n'y a jamais de quoi être fier de l'histoire, ni non plus désespéré par elle.

L'histoire est matière première de notre sens de l'humain, matière continue et parfaitement indifférenciée, avant notre choix. Même les plus hautes époques, les plus brillantes, sont marquées à chaque bas de page, de sang, de trahisons, de bas calculs. Dans l'effort tout entier des hommes, j'aurai raison de ne voir, si je veux, qu'occasions manquées, échecs, qui-proquos tragiques, desseins avortés, espoirs bafoués.

Il faut être une créature édénique (ce qu'est l'homme, après tout, dans son essence) pour oser former, comme Thèthète, avec ces lettres des mêmes faits, d'autres mots et d'autres syllabes, et leur faire dire en somme à la race d'Adam plutôt : « Courage ! » que : « Malédiction ! ».

Mais à l'artiste qui l'ouvre se reconnaît l'ouvrage. Il y a des âmes de boue qui ont fait de l'histoire d'alcôve et de garde-robe. En revanche l'histoire est grande pour qui tend soi-même à la grandeur, car alors on ne donnera des faits qu'une interprétation grandissante.

Il en est pour l'âme de l'humanité morte comme de l'humanité vivante : dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es.

C'est le génie moral qui fait les historiens, comme le génie plastique fait les artistes de la forme.

Le jeu revient toujours à tirer du chaos les signes dont le cœur et l'esprit ont besoin, à colorer la geste de l'espèce, poudreuse et confondue dans les lointains, de toutes les nuances d'une sensibilité flamboyante de présence, enivrée de sa réalité momentanée.

Pareil subjectivisme écœurerait à son tour. L'histoire ne peut-elle donc tenir un langage qui lui soit propre, donner tout de même une leçon bien à elle ?

La superstition dure d'un pont solide à jeter sur le gouffre du passé, dont les arches indéformables ne seraient point mises en grand tremblement par le passage de chacun.

Puisque l'histoire nous semble commencer avec le jugement de valeur, sous peine de n'être pas, il faudrait que, de son objet propre, sortit enfin ! une valeur objectivement donnée. Les faits peuvent-ils ainsi devenir parlants par eux-mêmes et nous livrer à leur tour, peut-être, une éthique originale ?

Or il n'y a que le temps, que l'écoulement chronologique, qui appartienne en propre à l'histoire. De là sans doute le prestige de la continuité.

Le fait qui réussit à mettre le temps pour lui, semble invinciblement supérieur au fait éphémère. L'accident pur, le contingent pur (nez de Cléopâtre ou arrestation de Varennes) ne sont eux-mêmes retenus que s'ils sont le premier terme d'une *longue* et importante série de conséquences.

Mais l'idée s'impose à quiconque affronte la synthèse historique que durer *vaut* de soi-même.

De là au principe de raison suffisante, à cette autre idée, qu'a duré seulement ce qui le méritait, que tout établissement durable dont l'histoire témoigne constitue la pierre de touche de quelque excellence cachée, il n'y a qu'un pas.

Astre bref, Napoléon n'est qu'un condottière heureux. L'éclat de la mise en scène ne nous éblouit pas. Dix ans à peine d'empire européen, qu'est-ce, auprès de l'Égypte pharaonique, et de Rome ? Napoléon III lui-même a duré plus. Mais éveillé d'un nouvel équilibre, borne milliaire des institutions modernes, c'est le premier de nos deux empereurs (le Grand) qui retrouve aussitôt toute son écrasante hauteur. Et finalement Napoléon compte dans notre histoire, parce que la Restauration, échouant dans son programme, ne l'effaça pas réellement.

Comment nier aussi que le long règne de Louis XIV, qui fit le désespoir des contemporains, n'apparaisse aujourd'hui comme un élément de la majesté de ce souverain (lui-même préparé par une longue tradition), comme un élément de la leçon qu'il nous lègue ?

Ainsi de la Durée s'engendrerait spontanément le Bien.

..

Cette éthique objective qui ressort du déroulement des faits n'est-elle pas au fond la même que l'éthique subjective qui naît de la conscience et de la raison ?

Faire triompher en soi l'essentiel sur l'accidentel, maintenir durable et pure la vraie personne, établir l'ascendant du permanent sur les poussées spasmodiques des penchants et des passions, n'est-ce pas toute la vertu ?

L'immuable fidélité à soi-même, la convenance à soi-même (si chère aux Grecs), la *constantia* de Sénèque, seraieni ainsi pour l'individu la même chose que, pour l'espèce, la continuité historique.

Mais voilà ! L'histoire des hommes fait spectacle. Et l'on peut très bien s'offrir le luxe (par esthétisme encore, bien sûr !) de goûter dans l'histoire ce qu'on se refuse dans sa propre vie.

Selon les « familles d'esprits », selon l'humeur même, les deux éthiques coïncideront ou non. L'histoire tantôt mènera scandale et tantôt respirera l'harmonie.

Pour un esprit amoureux de crises et de cataclysmes, toute perennité est suspecte.

Mais pour celui qui met la vertu dans la stabilité, tout changement, tout devenir sont un commencement de vice ou de crime.

..

De telles considérations pourront sembler monstrueuses ; nous ne l'ignorons pas. Et sans doute la thèse adverse aurait pour elle autant de raisons.

C'est ainsi que des intentions à peine esquissées, des vellétés brèves pourront paraître à l'historien plus précieuses infiniment, et plus chargées de sens, que les réalisations vieilles qu'elles visaient justement à dépasser. Pour quelques égyptologues, le règne d'Ikhounaton, prince frêle, et les réformes religieuses qui l'ont marqué, pourront avoir plus d'intérêt que la trame millénaire sur laquelle ces faits passagers se sont brodés, sans lendemain et sans retour.

Des points fragiles d'apogée pourront aussi sembler plus utiles à connaître et à explorer que les longues périodes chaotiques et stagnantes qui les isolent les uns des autres.

En bref, du rythme inégal du devenir humain, il n'y aurait à retenir que les moments d'accélération fulgurante.

Un nouveau retournement s'imposerait-il ? En fait, pour éviter de se confire dans le faux-respect du durable et du résistant à l'usage, pour pouvoir véhiculer autre chose qu'une éthique nécessairement conservatrice et réactionnaire, l'historien s'aligne, consciemment ou non, sur la notion de progrès.

Quand l'éphémère retient volontiers son attention, n'est-ce pas d'ailleurs le plus souvent au titre de progrès, au moins virtuel ?

Progrès, le disque solaire d'Ikhounaton, Dieu unique ; progrès (sous la forme, fréquente en histoire, de *remède* à une situation donnée), les projets de Gaius Gracchus ; progrès sur l'anarchie féodale, la République Romaine de Savonarole. Et cœtera...

Il semble presque impossible à la conscience humaine de ne considérer pas dynamiquement la suite des faits. C'est-à-dire que les faits paraissent *marcher*, ou *monter*, vers un terme final. Lequel clôt une certaine évolution.

Mais il n'y a pas réellement de système clos à l'intérieur de l'histoire.

Les problèmes d'origine comme le bilan des aboutissements y correspondent toujours à de fausses positions.

Et ces termes finaux ne sont que la projection des complaisances secrètes de l'historien.

On sait ce qu'ont valu le passage de la « nuit » du Moyen Age à l'illumination de la Renaissance, des bornes du classicisme au déchaînement romantique, de la misère de jadis au bien-être industriel...

Toute histoire est toujours flattée. Car on ne peut pas vouloir une description qui manque d'être intelligible et juste. Pour ce faire, il n'y a qu'un moyen : ordonner le fait d'après le droit, le donné d'après l'idéal.

Mais redresser le réel d'après les pures virtualités de la raison et du cœur, vouloir que l'événement fasse droit au mérite, n'est-ce pas toute l'aspiration à la Justice ? Quand je m'indigne d'une *injustice du sort* par exemple, veux-je dire autre chose, sinon que la vie a démenti les droits qu'un certain être semblait tenir de sa nature même, de sa nature propre ? Dès lors, cette vie composée de faits impassibles, je me crois permis de l'appeler cruelle...

Nous irions donc jusqu'à dire qu'à moins de n'être qu'un robot de bibliothèque, ivre de classification brute, il est difficile de tenir vraie boutique d'historien sans avoir la passion de la justice.

Et ce n'est pas par hasard que les spécialistes les plus qualifiés sont aussi généralement, dans tous les pays, des hommes dévoués à des mouvements sociaux ou politiques.

..

Victime d'un refoulement ? Poussé par une tendance compensatrice ? Peut-être. Faute de trouver de la justice autour de soi, l'homme qui fait l'histoire s'applique du moins à en déceler des traces dans le passé.

Quoi qu'il en soit, dans l'établissement des faits historiques, l'âme de celui qui les fait ressurgir du néant est toujours cause finale, et, pour reprendre un mot de Mauriac,

c'est l'historien, plus encore que le romancier, qu'on pourrait appeler le Singe de Dieu.

Comme de deux boules d'éclateur, cet homme prédestiné tire les arcs brefs de ses synthèses de deux constantes.

Car sous les péripéties variables, la souffrance humaine est une constante à sa manière. Pas d'événement splendide qui n'ait un envers de douleurs. A cette persistance s'oppose cependant la persistance à rechercher du mieux-être, en fait comme en droit - la persistance de l'attente. Voilà les deux vraies durées qui se heurtent : la durée de l'échec concret et la durée de la croyance au progrès ; sans leur effrayante différence de potentiel, les agitations humaines ne valent même pas les archives jaunies qui les retiennent.

Conception vulgaire, bonne pour le mélodrame ?

Comment penser cependant que l'historien, Ponce-Pilate de la fausse science, puisse vivre terré dans l'objectivité et s'en laver les mains ?

Non. Ce qui s'est passé dans le Temps n'a de sens que par rapport au grand rêve éternel de perfection et de bonheur; les vicissitudes des hommes tirent leur pathétique du va-et-vient qui semble les éloigner ou les rapprocher de l'Humanité.

Là est la noblesse de toute réflexion sur l'histoire. D'après les accidents survenus aux coureurs qui m'ont précédé dans le stade, je veux mesurer mes chances personnelles. Peut-être tomberai-je comme eux; peut-être m'arrivera-t-il, à leur exemple, de frôler le but.

La jeunesse est aveugle et ne connaît que ses muscles. C'est une tâche nécessaire, et la plus belle de toutes, en l'initiant à l'histoire, que de lui donner des yeux.

Elle s'y complairait sans doute, au lieu de dédaigner, si elle apprenait à dévisager dans l'histoire la figure incarnée de cette dialectique du Temps et de l'Eternel qui résume toute notre condition.

Le Progrès ? Ce n'est qu'un autre nom de la vertu théologique d'Espérance.

Robert FENOUILLET

UN MAGICIEN

La poésie est à l'honneur mais les poètes ne sont pas d'accord. Les uns préconisent une poésie familière, capable de toucher les simples, facile à retenir. Les autres défendent le sacré, l'hermétique.

Il va de soi que les deux partis ont raison. La poésie se dégage aussi bien d'un petit récit populaire que d'un chant mystérieux. Il suffit qu'elle y soit incluse; et n'y est-elle pas toujours ? Mais elle sommeille en attendant qu'on vienne l'éveiller. Il y faut seulement la baguette enchantée et la main du sorcier habile à déceler les trésors enfouis.

Car c'est ici le lieu de la sorcellerie, la recherche des eaux cachées. Et l'on soupçonne bien que les rares sources issues, ça et là, du sein de la terre ne sont qu'une faible émission des fleuves, des lacs souterrains. Le moindre filet d'eau est mystérieusement en contact avec ces nappes secrètes, dans les profondeurs. De grands étangs de poésie dorment, perdus en nous, comme l'eau sous la terre, et les fleuves du chant s'y meuvent lentement en quête d'une brèche par où s'épandre sur le monde, pour y fertiliser les jardins oubliés, abandonnés des hommes, flétris.

Naturellement, les filets d'eau sont plus nombreux que les grands fleuves. Pourtant il arrive parfois que leur pureté, leur fraîcheur, la saveur qu'ils ont prise à l'argile natale nous ravissent de plaisir et s'infiltreront jusqu'au plus secret de notre âme.

Là cette poésie forme ses enchantements, quelquefois extraordinaires, car la magnificence et l'étrangeté de la fleur ne sont pas forcément liées au faible débit de la source qui a véhiculé la graine et qui la nourrit.

D'autres fois la fleur est modeste et cependant son parfum familier, dont on ne se défie, nous fait naïvement perdre la tête. Sans le savoir on respire la poésie et on y est pris tout doucement. Car sur ces terrains sans éclat le magicien travaille aussi et le charme est d'autant plus fort que rien n'attire l'attention sur ces opérations magiques. L'intérêt semble nous solliciter d'un autre point, nous faire signe de tout près, et un peu prosaïquement. Nous entendons ce qu'on nous dit et qui est raisonnable. Déjà cependant le gros fil du bon sens, à notre insu, s'est délié; on abandonne la raison, on transgresse ses lois banales et, en emportant avec soi tout ce petit monde

sensé où l'on vit d'habitude, on passe sans secousse en des lieux chimériques.

Cette poésie d'un si discret enchantement, pour fleurir, n'a trouvé que les soins de quelques poètes. De tous le plus pur, sans nul doute, est le vieux La Fontaine.

Car il possède la baguette, et sa main sait la manier, en se jouant. On ne la voit pas; il la tient derrière son dos; et c'est à peine si parfois on l'entend légèrement frémir. Pour l'entendre il faut écouter, bien écouter.

Car on ne lit pas La Fontaine : on l'écoute.

Il parle et aussitôt on part, on s'éloigne avec lui, à petits pas, pour flâner du côté du Jardin.

On pénètre dans ce Jardin peuplé de bêtes, et il vous guide.

Il sait évidemment beaucoup de choses, mais n'en tire pas vanité, comme trop de guides le font. En fait il ne vous conduit pas; il se promène et vous vous promenez à ses côtés. S'il se promène, ce n'est pas, quoiqu'il en dise, afin de vous instruire. Il se peut qu'il y pense, à l'occasion, pour justifier sa présence, mais rien qu'à la façon dont il mène la promenade, on voit bien qu'il la fait surtout pour s'amuser.

Tout lui semble spectacle, et tout spectacle le ravit. Ce pouvoir de ravissement, cette fraîcheur d'impression qu'il savoure, (et vous fait savourer), enchantent l'enfance. Car elle s'y retrouve. S'amuser est sa poésie, le génie de son âge.

Or ce guide s'amuse tellement, que non content de regarder et de décrire (« Vous voyez le corbeau ? Il ouvre un large bec !... ») il ajoute, pour son plaisir, à ce qu'il vous montre, une histoire. Cette histoire, il l'a lue, peut-être, mais il a l'air de l'inventer; et en fait il l'invente.

Pour chaque bête, il en dit une, courte, amusante et il y met, sagement, tout au bout, comme une excuse, une petite sentence.

Une sentence à notre usage, et dont le plus souvent le pauvre animal a fait tous les frais.

*Un loup, quelque peu clerc, fit voir par sa harangue
Qu'il fallait dévorer ce maudit animal,
Ce pelé, ce gâleux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable...*

Sans qu'il en dise rien, ou presque, notre bonhomme est très ému. Car il adore les bêtes et il ne peut les voir sans imaginer qu'elles nous ressemblent au point qu'on puisse nous confondre avec elles.

Cette confusion est un grand mystère, et il le sait bien. Mais c'est un besoin (ou un souvenir) de notre nature. Les Anciens avaient inventé de ces créatures hybrides; et le Centaure galopait, mi-homme, mi-cheval, à travers les montagnes de l'Hellade. Même en ces temps lointains, un Centaure, probablement, n'était pas une bête commune. Sauf les héros, bien peu de gens en rencontraient; et cependant déjà, pour merveilleux qu'en fût l'aspect, le Centaure était moins étrange que l'âne de la Fable.

Car l'âne parle. Le Centaure aussi, direz-vous. Mais il est homme par le haut, et ses paroles sortent d'une bouche parfaitement humaine. L'âne, lui, parle comme nous, et l'on ne peut savoir d'où sort sa voix, si humble, pourtant, si humaine...

*...J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant
Le foin, l'occasion, l'herbe tendre et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue...*

On voit l'âne et on entend l'homme. C'est de la magie. On pense à Apulée, à l'Âne d'or et aux philtres mystérieux de Thessalie.

Faire parler un âne comme un homme (comme un brave homme) à s'y tromper, c'est, pour un homme, la façon la plus émouvante de reconnaître sa proche parenté avec les bêtes.

Mais poussons la magie plus loin; et souvenons-nous de Circé qui fit boire un breuvage aux compagnons d'Ulysse. Les hommes, cette fois, en devinrent bêtes sauvages.

*Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme...*

Ces héros transformés en ours, en lions, ou en éléphants, se trouvent tellement à l'aise sous leur nouvelle peau et dans leur nouveau caractère, qu'ils refusent tout net au roi d'Ithaque de reprendre figure humaine.

*Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit,
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'étaient leurs délices suprêmes...*

Ici ce ne sont plus les bêtes qui parlent comme les hommes, mais les hommes qui parlent comme les bêtes. Le cercle magi-

que est bouclé, et la confusion accomplie. On n'a pas vu le coup de baguette; pourtant le magicien a opéré et nous voilà pris : sommes-nous désormais bêtes ou hommes ? On ne sait. Car lui aussi, le sorcier nonchalant, s'est laissé prendre, et, tout en nous disant des choses très sensées, il s'est enchanté de lui-même, sans le savoir...

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être...

Or du moment que le bonhomme s'est laissé enchanter (mais est-ce bien sans le savoir ?), il va prendre part vivement à toutes ces chimères, s'improviser metteur en scène, et jouer ça et là, discrètement, le rôle lyrique et sentencieux du choryphée antique.

Dans chaque conte qu'il nous fait, il monte un petit drame, un petit drame en vers; et, arrêté sur l'avant-scène, mais un peu en retrait, il nous explique le décor, la situation, les caractères, le dessein du dramaturge, et les grandes ou les petites leçons de la Destinée.

Non content d'allumer la lanterne magique et d'y faire surgir des bêtes enchantées, il intervient, il dit son mot, il parle. C'est à vous et à moi qu'il parle, du moins le plus souvent, car il arrive quelquefois qu'il se parle à lui-même. Il s'adresse à l'enfant qui vit encore en lui. Cet enfant y dormait dans un peu d'ombre, mais il vient de s'éveiller, par un nouveau miracle. Quand on commence à toucher son front du coudrier magique, on finit par atteindre, au cœur, le trésor réservé des plus étranges féeries.

Si c'est en plein esprit qu'on imagine, et qu'on crée les visions, les fantasmagories, c'est par les puissances du cœur. par l'émotion, qu'on communique ces images; et on ne peut ensorceler le plus docile, le plus tendre, sans donner un peu de soi-même, sans s'émouvoir pour émouvoir, sans aimer.

Ce magicien aime et émeut. Ce dramaturge est un lyrique. Ses petits drames le ravissent au point qu'il en parle tout haut et qu'il y joue, comme un enfant jouerait lui-même, un enfant imaginatif, tout à son plaisir, tout à son jeu.

Or le jeu est fondé sur la fiction. L'enfance en vit. Du plus banal objet, du plus lourd, elle a tôt fait de tirer un vrai personnage; elle l'anime, le baptise, puis le lie à d'autres objets, crée des conventions, dramatise, bâtit des lieux imaginaires, un temps rêvé, une action, tout un monde construit logiquement par dessus la raison, ailleurs, plus loin.

Rudyard Kipling écrit dans ses « Souvenirs » :

« Quand mon père m'envoya un Robinson Cruséo avec gravures sur acier, je montai tout seul une affaire de commerce avec les sauvages (les parties de l'histoire relatives au naufrage ne m'intéressèrent jamais beaucoup) dans une chambre moisie, en sous-sol, où je purgeais mes mises en secret. Mon matériel consistait en une noix de coco vide passée sur un bout de cordon rouge, en une malle de fer, et en un morceau de caisse qui tenait à distance tout ce qui n'était pas ce monde-là. Ainsi retranché, tout à l'intérieur de ma palissade, était absolument réel, mais une odeur de placard humide s'y mêlait. Si le morceau de planche tombait, je devais recommencer tout mon sortilège. J'ai appris, depuis, d'enfants qui jouent beaucoup seuls, que cette règle de « recommencer un jeu pour faire semblant » est assez fréquente. La magie, voyez-vous, réside dans le cercle ou dans la barrière où vous vous réfugiez. »

Ainsi il faut être dans le cercle. La Fontaine trace le cercle autour de l'enfant, attentif au conte qu'il lui fait; et en le traçant, malgré lui, il s'y enferme. Il s'y enferme avec le rat, le corbeau, le renard, le chat, le lapin, le lion, la grenouille, l'aigle, la tanche, le héron, la fourmi, l'éléphant, la tortue, le souriceau et la colombe. Plus de cent animaux ! C'est le cercle magique de la Fable, le Jardin des plantes des Fées, c'est à dire le lieu d'élection de l'enfance.

De tous les attraits que la Fable exerce sur l'enfance, ainsi le plus puissant est bien celui des animaux.

L'animal intrigue l'enfant. Il l'effraye et le charme, il le séduit et il l'inquiète. Et l'enfant tantôt le menace, mais alors il le craint; tantôt il le cajole et tente de l'appriivoiser pour le réduire en esclavage. Cet animal ce n'est qu'un monstre, à moins que ce ne soit un dieu; on le chasse et bientôt on le révère. Mais de toutes façons, on voit bien qu'il est passionnant; car tout en lui sent le mystère : son langage, ses goûts, ses mœurs, ses affections, ses démarches inexplicables, et qu'on veut expliquer coûte que coûte, en les rendant humaines. Pour l'enfant le plus bel objet à romancer c'est la bête mystérieuse.

La Fable romance la bête; et l'enfant en reste émerveillé.

Car la Fable rend l'animal encore plus étrange qu'il n'est tout naturellement. Elle le fourni de passions, de sentiments, de pensées, et de rêves. Sous sa forme animale, on découvre

qu'il a une âme, exactement comme la nôtre. Ce ne sont pas là des découvertes qui puissent nous laisser indifférents.

Cette bête lointaine, fuyante, redoutable et craintive, voilà qu'on la sent près de soi; elle nous frôle, elle nous parle. On se trouve inopinément en présence d'une espèce vivante, inconnue sur la terre et pourtant familière à notre connaissance, car enfin il s'agit du pigeon, du lapin, de la grenouille et du canard...

Ils étaient là, on croyait les connaître; et cependant on ne les avait jamais vus.

Avec le corps de nos plus simples bêtes domestiques, le Fabuliste a fait des animaux imaginaires. Et c'est bien là ce que l'enfant voulait. Prendre de ce monde réel une connaissance fictive, se construire de la Nature une science chimérique, quel plaisir, et quel jeu profond ! Un naturaliste sérieux ne fait pas parler la belette; car la belette ne parle pas, du moins pour le naturaliste... Mais le Fabuliste sérieux fait toujours parler la belette, car pour lui elle parle. Et chacun sait que nul au monde n'a plus de sens, qu'un Fabuliste. Il abonde en leçons, en propos, en sentences judicieuses. C'est le langage du bon sens présenté par l'invraisemblable.

Et de cela aussi l'enfant reste toujours émerveillé.

L'enfant et l'homme...

Ainsi ce récit familier contient des éléments magiques. Une poésie très mystérieuse y repose, au dessous de la bonhomie rassurante. Mais rien n'est réel dans la Fable, pas même cette bonhomie. Où sommes-nous vraiment ? Qu'entendons-nous ? Et celui qui nous parle a-t-il bien son bon sens ? On ne le dirait pas.

Il est là et il est ailleurs, et il a l'air de réussir un tour de passe-passe. Mais il ne jongle pas; car il croit à ce qu'il nous conte. C'est un surréaliste innocent et subtil. De tous le plus subtil, sans doute, puisqu'il a l'air de parler comme tout le monde.

Jean DRIOTTE

Henri Bosco

RECONNAISSANCES

CLAUDE DEBUSSY

Donc, il y a vingt-cinq ans que l'œuvre de Debussy fut arrêtée par la mort. Ce quart de siècle ne permet pas encore de situer Debussy dans les perspectives de l'histoire. Ceux qui furent ses compagnons de combat sont encore trop pleins des heures « héroïques... » Les hommes de la génération suivante sont trop pleins encore des luttes qu'ils engagèrent en réaction du Debussysme.

Il semble pourtant déjà possible de faire avec le recul dont nous disposons une première mise au point.

Nous croyons que, comme il arrive parfois, le rôle historique de Debussy dépasse sensiblement la portée de son œuvre.

Nous l'avons dit, le rôle de Debussy fut celui d'un libérateur de l'esprit national. Il faut avoir connu, comme le signataire de ces lignes, l'époque de l'apparition de Pelléas, avoir entendu ou lu les critiques, assisté aux remous des milieux musiciens ou dilettantes pour mesurer la force de cette révolution.

Depuis ce temps, nous avons vécu dans un milieu que le Debussysme a imprégné ; il n'est pas d'auteur moderne qui ait échappé à quelque une des empreintes dont il a marqué notre temps. Et ceci est vrai non seulement pour la France mais en n'importe quelle nation. L'imprégnation est si profonde, si entièrement mêlée à la substance musicale qu'il est difficile d'en avoir conscience. Il faut un retour sur le passé et revivre l'ambiance musicale de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

En ce temps le Romantisme s'exaspère dans une suprême recherche d'accents véhéments ; Chausson est un magnifique compositeur mais quels débordements de passion ! La sonate de Lekeu est une des gloires de l'école française ; elle atteint des paroxysmes au delà desquels on ne sait plus ce qui pourrait être exprimé.

D'autre part l'étude des modes du développement classique mène à des constructions démesurées et des abstractions presque purement scripturaires. La sonate de piano de Paul Dukas dure 50 minutes. Magnard enfouit une très grande richesse d'invention, une grande noblesse de pensée sous des développements parfois laborieux ou artificiels.

L'étude du développements beethovenien tourne à la dissection.

Que dire du théâtre où l'influence wagnérienne règne sans partage, même en Italie ! C'est le règne du bruit dans la fosse d'orchestre et des vociférations sur la scène. On sent tant le besoin d'un renouveau, d'un rafraîchissement, qu'on se tourne vers l'exotisme et enfin vers le folklore. La vogue de Grieg n'a pas d'autre origine que le soulagement universel en présence d'une œuvre claire, modérée, pleine de poésie populaire. Malheureusement, cette musique n'avait fait que couler la pensée scandinave dans les moules passe-partout de l'école de Leipzig. Grieg n'avait pas pu créer une langue et une forme adéquates à sa charmante sensibilité. Plus décisifs furent les Russes auxquels sans doute Chopin a montré la voie... On leur doit la première libération vraiment consciente d'un esprit national, la création d'une école indépendante. Ils doivent beaucoup aux techniques allemandes.

Paul Debussy allait tout renouveler par une intuition, géniale, puis en pleine conscience.

On se méprendrait, comme on s'est mépris, à l'apparition des premières œuvres de Debussy, en croyant voir en lui un démolisseur du passé. On a crié à l'anarchie. Quelle erreur. Debussy n'entendait pas affranchir la musique de toute tradition. Il voulait montrer seulement que ce qui était donné comme des lois éternelles avait à peine cent ans de règne, que ce qui était considéré comme universel s'était concentré dans un petit espace européen, que des civilisations s'étaient épanouies qui avaient obéi à d'autres canons de beauté, et que le Moyen-Age, la Renaissance, sans parler des beautés exotiques, avaient fait des chefs-d'œuvre échappant totalement aux règles contemporaines. Il rappelait opportunément aux Français leur XVIII^e siècle qui fut celui de leur primauté intellectuelle et artistique, et qu'ils possédaient une longue chaîne de traditions éprouvées sur lesquels ils n'avaient qu'à s'appuyer pour retrouver à la fois des disciplines nationales, et une direction d'avenir.

En premier lieu, Debussy se dégageait de tout vestige romantique. Le XIX^e siècle avait cru que la musique ne peut se dispenser des états passionnels. Debussy renversa la vapeur. Avec lui la musique revenait à la délectation esthétique : Beauté, se vérifiant par les sens, avant tout ébranlement du cœur ou de l'intelligence, Plaisir avant d'être expression. Le compositeur ne devrait pas imposer son propre état d'âme, mais au contraire disparaître derrière sa création. En vérité ! c'était moins se détourner des grands Maîtres allemands que crier halte aux excès qui se faisaient sous leur couvert. C'était autant retourner à Mozart et à Bach qu'à Rameau et Couperin. Dans la force de sa réaction anti-romantique il se méfiait des sentiments, et voyait dans la sensibilité, une sensibilité affinée par la culture et éclairée par l'intelligence, le centre du plaisir artistique.

Ainsi Debussy remettait-il en honneur ce goût des images sensibilisées, qui avait été celui du XVIII^e siècle français. Il s'imprégnait lui-même de toutes les sensations rares, précieuses, que nous dispensent une lecture, la vue d'un bas-relief grec, la caresse du vent sur la peau, les parfums d'un jardin mouillé, le rayon de lumière jouant sur les écailles d'un poisson doré, la découverte d'un jouet abandonné dans une chambre d'enfant. Ces images, dans le laboratoire secret où elles s'intègrent à notre vie intérieure, recevaient, dans la mystérieuse alchimie de la création artistique une équivalence musicale... elles revenaient au jour faites musique. À son tour, l'auditeur, guidé, orienté par la suggestion du titre en laissant s'épanouir en lui les résonances musicales peut se reconstituer une image qui s'apparente à la sensation du compositeur : la tendresse du jouet abandonné, le lumineux souvenir d'un rayon de soleil sur des poissons, la volupté du jardin mouillé, la douce sensation du vent sur la peau, la joie transcendante de la contemplation d'une belle statue, les rêves nés d'une lecture...

Art raffiné, fleur d'une civilisation en danger de disparaître, et qui s'adresse à des auditeurs eux-mêmes raffinés, possédant en leur subconscient un grand choix d'images et de sensations prêtes à s'éveiller sous la résonance musicale.

Debussy ouvrait des horizons infinis au monde sensoriel auditif.

Il fallait, pour rendre ceci possible, modifier profondément la langue musicale, il fallait lui rendre des libertés nouvelles.

Quand Debussy apparut, on savait que les deux gammes majeures et mineures ne constituaient pas le fondement exclusif de toute mélodie, qu'en s'imposant au détriment de beaucoup d'autres que connaissaient les Grecs, et après eux les Arabes, elles avaient en quelque sorte limité les possibilités de notre musique. Depuis quelque temps déjà les musiciens tournaient en rond, ayant à peu près épuisé les ressources des deux modes. Sur ces gammes, s'était bâti un système harmonique basé sur l'attraction que subissent certaines notes, qui sont obligées d'aller vers certains degrés. Debussy, parce qu'il était un esprit libre de toute opinion préconçue, put penser tout naturellement dans de nouveaux modes. Ce n'était point par érudition, mais parce qu'il avait distingué de suite ce qui, en nous, est pure habitude paresseuse de l'esprit, ou besoin réel de notre expression. Sa prédilection pour l'emploi de la gamme en tons entiers vient de la totale liberté de mouvement qu'elle laisse à la mélodie comme à l'harmonie. Outre la base essentielle de la marche obligée de certaines notes, l'harmonie scolaire contient un grand nombre de lois qui sont des survivances du contre-point. Toutes ces règles sont d'admirables disciplines d'assouplissement, et Debussy, qui fut Grand Prix de Rome, était certainement capable d'écrire des exercices d'école sans la moindre faute. C'est ce qui donne toute sa force à son travail libérateur ; il invita les harmonisateurs à se débarrasser de ces mille fils de Gulliver et à respirer. Poussant à sa conséquence logique la découverte de Rameau que l'accord est la matérialisation du phénomène de résonance d'une fondamentale sur un corps sonore, et pas, seulement comme on le disait autrefois, le résultat de la marche des voix, il réclama une liberté totale d'enchaînement entre les accords. Le goût et la sensibilité chez le compositeur, le degré d'acceptabilité chez l'auditeur, forment les seules limites à cette liberté. N'avait-on pas, dans le passé, le vieux déchant, et dans les pays exotiques des agrégats de sons inexplicables qui démontrent que l'harmonie classique n'est pas toute l'harmonie ?

Agissant en musicien français, avant d'en prendre le titre, Debussy évoquait notre folk-lore, discrètement. Des émergences plus que des emprunts. Dans les *Jardins sous la pluie*, on remarque à peine les vieilles chansons tant elles sont intégrées à l'atmosphère du morceau. Debussy saisit l'essence de la mélodie française, il s'en imprègne pour faire naître sa pensée propre. Il renoue avec nos vieux maître du XVII^e

siècle, sans effort et surtout sans l'ombre d'un pastiche, plutôt par affinité raciale ; il emprunte quelquefois le titre et la forme d'une vieille danse de chez nous, c'est plus par affirmation nationaliste, une sorte de profession de foi qu'un retour au passé ; sous ces titres et dans ces cadres anciens il écrit une musique hardiment nouvelle ; il affirme un lien spirituel, non matériel. Puis il écrira aussi des « cake-walks » ou notera ses impressions de music-hall, car toute forme de la vie peut faire naître sa contre-partie musicale.

Naturellement il rejeta les rhétoriques pesantes. Les œuvres revenaient à de petites proportions, en accord avec le tempérament primesautier des Français de son temps. Le développement cessait d'être un labeur visible et affirmé ; il devenait un simple étirement d'une pensée première, tel que le concevaient les vieux Maîtres des 17^e et 18^e siècles. On a dit, on dit encore que les formes de Debussy sont incertaines. Eternelle erreur de ceux qui n'aperçoivent pas la force sous la nonchalance, la charpente sous la grâce. Debussy se méfie de vouloir faire dire à sa pensée plus qu'elle ne contient de substance, il n'aime pas les entreprises trop vastes et les aventures qu'elles font courir. Il remet sous les yeux des musiciens ces vérités bien françaises que la grandeur n'est pas dans les dimensions, mais dans la qualité ; il met en garde contre les ambitions contraires à notre génie national. Si nous ne pouvons réussir que des opérettes, écrit-il (je cite de mémoire) ; il vaut mieux que les Français écrivent de bonnes opérettes que de mauvaises symphonies.

Cette logique, cette lucidité sont à la racine de *Pelléas*. Debussy comme Wagner, poussait à ses conséquences suprêmes la réalisation des données théâtrales posées par Glück et Rameau et connues sous le nom de Réforme française de l'Opéra. La musique doit être au service de l'action, de l'expression, non s'y substituer ; Debussy prenant à son compte cette idée fera déclamer en musique le texte de Maeterlinck. La partie de chant s'attache à la prosodie, cherchant seulement à renforcer l'expression. C'est ce qui est connu sous le nom de déclamation lyrique, et qui est la création propre de Debussy. La véritable musique de l'œuvre est dans le déroulement symphonique, chargé de créer autour de l'action une atmosphère et de matérialiser en quelque sorte tout ce que les mots et les actes laissent d'inexprimé.

A la différence de Wagner, Debussy intériorisait le Drame. Les perspectives ouvertes par Wagner le sont par

multiplication de puissance, celles de Debussy par subtilité. C'est ainsi qu'il aurait voulu opposer au Tristan et Iseult germanique un Tristan français imprégné du vieux parfum médiéval.

La mort l'a empêché de réaliser son dessein.

J'ai un peu connu Debussy. Je crois que s'il eût vécu, un jour serait venu où il aurait voulu libérer l'esprit français du Debussysme ! Il n'y avait pas d'homme moins dogmatique et redoutant plus les théories. Le zèle l'agaçait. Avec quelle ironie amusée il regardait les snobs s'agiter autour de lui !

Il avait, depuis les heures de la misère, mesuré la valeur de leur adulation. Il se fit un malin plaisir de jouer en public une sonate de Grieg, et de réviser une édition de Chopin.

N'avait-on pas cru lui plaire en méprisant ces deux musiciens ! Rien ne l'amusait autant que de déconcerter ses thuriféraires, et il ne gardait aucune reconnaissance à certains de ses fidèles interprètes dont il ne pouvait souffrir le jeu. « Pourquoi s'obstinent-ils à me jouer ? », gémissait-il.

J'ajouterai en passant que lui-même jouait miraculeusement du piano avec une toute petite technique, mais un art insurpassable.

L'influence de Debussy a été universelle car sa « révolution », avait permis aux musiciens de tous pays et de toutes races, en faisant un retour sur eux-mêmes, en remettant en question les fondements de leur formation, de réfléchir à nouveau sur les éternels problèmes esthétiques. Ce sera sans doute son plus beau titre de gloire d'avoir ainsi contribué au dégagement d'une foule de personnalités artistiques et d'avoir aidé des peuples à rechercher ou retrouver leur sens musical national.

Comme tous les grands novateurs, il porte la responsabilité du meilleur et du pire qui s'est fait sous son nom.

Sans doute n'avait-il pas prévu, ce sceptique, tout ce qui sortirait du mouvement imprimé par lui.

S'il revenait il pourrait souvent dire, lui aussi, « je n'ai pas voulu cela » !

Paul LOYONNET.

JUGEMENTS

VIES DES SAINTS MUSULMANS

par EMILE DERMENGHEM

Collection La Chamelle - Editions Bacconier, ALGER

STATURE DE LA SAINTETE EN ISLAM

Le titre du beau livre d'Emile Dermenghem « Vie des Saints Musulmans » qui vient de paraître en Alger a dû sonner étrangement à bien des oreilles ! Qu'il puisse y avoir d'authentiques saints en Islam, voilà qui étonnera fort bien des chrétiens ; quant aux musulmans, quand ils inspecteront d'un critique regard, la table des matières, ils y liront le nom de personnages que le wahabisme des uns et le positivisme sec des autres rejettent brutalement hors de l'Islam. Les chrétiens oublient qu'aux yeux de beaucoup de mystiques soufis c'est Jésus, Sidna Aïssa qui est le pôle de la sainteté, si Mahomet est celui de la prophétie, et que, derrière bien des démarches ou des paroles d'un Bisthami ou d'un Hallaj, il y a les Evangiles et parfois même les psaumes de David ; les musulmans que, si l'Islam s'est enraciné si profondément en dehors de son Arabie originelle, c'est à ses saints et aux confréries qui prolongèrent leur action, qu'il le doit essentiellement. Reste que ce sont là d'admirables vies et des exemples de grandeur plus actuels que jamais, étudiés avec un art — et une prudence — incomparables par un écrivain familier depuis longtemps avec le mysticisme et avec l'Islam.

Légende dorée colorée et pathétique qui fait songer aux Fioretti, textes et poèmes d'une splendeur obscure et d'une nudité de diamant qui nous rapproche de Saint Jean de la Croix ou d'Angelus Silesius, analyses subtiles non indignes d'un maître Eckard ou d'un Saint François de Sales, ouvertures d'avenues révélatrices dans cet Orient de l'esprit si différent de celui de l'exotisme académique. En marge des anecdotes et des poèmes se lève un monde d'interrogations anxieuses, celles que pose, à tout homme digne de ce nom, l'existence d'un monde spirituel, l'existence de gens qui éprouvent et s'assurent, comme le dit Paul Valéry, que dans leur pensée se manifeste autre chose que leur pensée même, que s'est introduit dans la vie de leur « moi » quelque chose que leur analyse la plus lucide ne peut pas reconnaître pour sienne et qu'elle ne peut attribuer qu'à un autre, l'existence de gens pour qui toutes les tâches qui préoccupent notre prudence apparaissent vanité et folie au regard d'un seul souci qui leur est essentiel, qui les conduit à des actions inouïes, à des refus audacieux de l'ordre social, à des paroles d'une souveraine extravagance et dont — pourtant — nous sentons obscurément, quand nous descendons au plus profond de nous-même, que ces

gestes étranges et ces discours confus émanent d'une vie infiniment plus réelle, plus vivante que notre existence fantomatique.

Un tel livre eût enchanté un Leibnitz, s'il eût fait se hérissier un Voltaire et s'inquiéter un Bossuet. Je me persuade qu'il a dû plaire à un Montherlant, c'est dire combien d'esprits divers, les Saints Musulmans de Dermenghem passionneront. Le philosophe, le théologien, et le poète y trouveront profit aussi bien que l'antiphilosophie, l'hétérodoxe, l'anti-poète, et le psychopathologiste, l'orientaliste érudit non moins que le lettré profane. J'ai trouvé pour ma part, ces dix biographies de Saints et les beaux textes qui les enluminent excessivement brèves, parce qu'à chaque page, il naissait en marge des interrogations de toute nature.

Le mystique est-il vraiment, comme le veut Bergson « une individualité qui franchirait les limites assignées à l'espèce par sa matérialité, qui continuerait et prolongerait l'action divine » — conception qui est aussi bien musulmane que judéo-chrétienne — ou bien le mystique n'est-il qu'un témoin de la tradition primordiale comme le veulent Guénon, dont Dermenghem lui-même est très proche — trop proche à mon gré — et les partisans d'un ésotérisme certes séduisant, mais bien confus ? Est-ce un athlète de l'âme se forgeant la plus noble des illusions et le mystique ne serait-il qu'un poète souverain ? Ou bien encore, comme le croient les existentialistes et les augustiniens purs, ne fait-il que répondre à une initiative toute gratuite de Dieu, comme le pense le R.P. Irénée Chevallier ? Ne serait-ce qu'un névrosé comme quelques scientifiques impénitents continuent à l'assurer, ou un grand refoulé au sens de Freud ?

Les problèmes historiques soulevés ne sont pas moins capitaux que les problèmes philosophiques et psychologiques. La source du mysticisme musulman est-elle chrétienne ? Faut-il en appeler à Plotin et au néoplatonisme à travers la syncrétisme des traducteurs chrétiens de Bagdad et l'apocryphe « Théologie d'Aristote » ? Aller la chercher en Iran, et peut-être au-delà chez les mazdéens, les manichéens, voire les bouddhistes ? Faut-il s'en tenir, comme Dermenghem lui-même, à l'Arabie, au Prophète et à ses compagnons ? Les problèmes théologiques, du point de vue chrétien, comme du point de vue musulman, sont peut-être plus graves encore. Quels sont les rapports de la crainte et de l'amour ? des œuvres et de la foi ? Peut-il exister des saints authentiques en dehors de l'orthodoxe chrétienne ? Comment interpréter tant de textes à sonorité panthéiste ? etc., etc... Ce sont des volumes de gloses et de commentaires qu'appellent ces passionnantes biographies.

On reprochera sans doute à Dermenghem de n'être guère sorti de l'Irak et de l'Iran. La querelle serait absurde, et les admirables vies de Saints andalous qu'écrivit Ibn Arabi si parfaitement traduit par l'abbé Asin Palacios, décrivent un identique paysage spirituel à l'autre extrémité de l'Islam. Ce n'est même, à notre sens, que par des nuances — certes non négligeables — que le mysticisme musulman se distingue du mysticisme chrétien, et non par la substance. Bichr, le va nu pied fait singulièrement songer à Saint François d'Assise, Soumnoun l'amoureux à Saint Henri Susi, Bayezid de Bistham parle comme maître Eckardt, Jouneyd et Nouri comme les Hézychastes du mont Athos et dans la vie d'un Sari et de bien d'autres, il est des traits qui n'étonneraient point dans celle de l'archiprêtre Avakkum, un des pères du Raskol russe.

La nuance la plus divergente est sans doute celle teinte d'ésotérisme plus ou moins accusée, mais constante des plus grands mystiques étudiés par Dermenghem ; elle n'exista guère dans notre Occident chrétien que dans certaines sectes hétérodoxes du Moyen-âge. N'accusons point ici Dermenghem d'apporter de l'eau au moulin de René Guénon ; tandis qu'en effet l'Évangile n'invoque jamais une tradition cachée et qu'il assure que la doctrine doit être criée sur les toits, tandis qu'il se lie d'une façon très stricte à la Thora et au prophétisme d'Israël, qui tranche de façon si péremptoire avec les initiations des mystères païens ; l'Islam, dès son origine, se réfère à une tradition ancienne, polluée par les hommes, demeurés intacts au cœur de très rares élus ; il prétend restituer la religion d'Abraham oubliée ou déformée par les Chrétiens et les Juifs ; il en appelle à une chaîne quasi secrète dont le terme éclatant est Mahomet et dont un des maillons essentiels, obscurci, à son sens, pour les chrétiens, par des falsifications capitales, est le Christ Jésus ; il se réfère souvent à une autorité suprême mystérieuse réservée à des descendants d'Ali ; et bien des pieux musulmans tiennent les califes Omnyades ou Abassides pour des usurpateurs et réservent leur obéissance intime à des imams cachés. De là, la tentation de nombreux saints musulmans d'accentuer l'arcane et un antinomianisme, de fait plus que de principe, qui expliquent leur discrédit aux yeux des oulémas et des fqïhs : gardiens sévères d'une orthodoxie autant politique que religieuse. Souvent aussi enfoncés que nous tous, comme le disait crûment Dzoui Noun, « dans les choses du ventre et de la verge », ils étaient très heureux d'abriter leur conformisme hypocrite derrière des accusations d'hérésie, dès qu'on prétendait les rappeler de la religion des lèvres à celle du cœur et des rites vains à la rectitude de l'action.

Cet ésotorisme assurément peut déplaire ; Dermenghem le rend sympathique en nous montrant quelle générosité d'âme son aristocratism apparent dissimule. C'est la jeune moutabbida vivant dans les ruines d'un monastère chrétien qui répond à l'interlocuteur qui lui demande comment elle a choisi pour retraite la demeure des chrétiens « Lève la tête ! Vois-tu dans les deux demeures autre chose que Dieu ? » auquel fera écho quelques siècles plus tard la pure voix du grand ascète anatolien Djellal ed Din Roumi ; c'est la poignée de millet d'un mazdéen répandue sur la neige pour les oiseaux affamés et qui lui assure, selon Dzoul Noun, le Paradis.

Les précieux crayons de Dermenghem nous rendent amies ces figures admirables. Il ne nous faut pas moins que la compagnie des Saints pour nous évader des tristesses du temps. A l'heure où la folie moderne est à son zénith, elle nous rappelle, selon le mot d'un disciple oriental de Blondel, Nurettin Ahmet, que « la volonté de l'homme passe le monde et l'homme ». « Elle n'est pleinement elle-même, dit-il, que lorsque révoltée contre la tyrannie extérieure ou intérieure des passions individuelles et des contraintes sociales, elle appelle l'Être absolu, l'Unique nécessaire et attend de l'union à son principe l'apaisement de son inquiétude »

CH. SALLEFRANQUE.

SAINT EXUPÉRY

PILOTE DE GUERRE

Je n'aime ni les hommes, ni les livres immobiles.

Un homme qui a cessé de chercher, si imposante que soit sa force, sa pesanteur pour l'action, n'est plus un homme mais une borne. Un livre sans durée, qui tourne en rond autour de son postulat dès la première page — à quoi sert d'en lire les deux cent autres ? Vive l'inquiétude dès qu'elle n'est pas un tremblement de paralytique, mais une marche, une « expérience » reprise minute après minute.

Ce qui fait la valeur essentielle de ce récit (dont le titre indique assez le climat) c'est, comme dans tous les livres de Saint Exupéry, moins encore la qualité du lyrisme et la perfection des images que cette progression constante d'une page à l'autre, cette marche, dès le début, impérieuse en même temps que talonnante, non pas sourde mais avouée, entêtée, audacieuse autant que scrupuleuse, et que la griserie du style (chose étonnante) ne parvient jamais à détourner de sa rigueur.

En vérité, cet auteur dont on vante à juste titre le talent d'écrivain, la chaleur dans le style, la beauté dans les images, vaut moins comme poète que comme une sorte de savant, comme un parfait expérimentateur capable de s'élever jusqu'aux grandes hypothèses.

Telle grande loi qu'il vient ainsi de découvrir, il a su nous l'imposer comme une conclusion nécessaire. Et après tant de patientes approches, une progression si bien étayée, il a le droit éclatant de la proclamer. Dois-je avouer que le philosophe, dès lors, passionné moins que l'observateur aigu de soi-même ? Déception fatale d'ailleurs : la vérité atteinte, il y a une sorte de détente, le reste ne peut plus être que développement abstrait, ou application de détail.

Et je sais bien que dans « Pilote de guerre » il s'agit d'une valeur vitale, d'une application aujourd'hui urgente : qu'a signifié, que pouvait signifier pour un combattant de 39-40 (pour tout autre français aussi, mon Dieu !) l'acceptation de la guerre, de la mort, enfin de la défaite de notre pays ?

Sur quoi peut se fonder notre espoir ? non pas un espoir raisonné — simple bouée de sauvetage — mais cette chaleur instinctive que le pilote Saint Exupéry, condamné à une mort stupide, sentait pourtant sourdre en lui, cette valeur profonde qui, dans le soldat humilié parlait malgré tout de victoire ?

Cette chaleur, cette valeur, Saint Exupéry l'identifie au terme d'une recherche aussi ardente qu'attentive : c'est l'idée de lien qui seule peut fonder un être dans une sorte de permanence, de substance sur quoi la mort individuelle n'a pas de prise. Et ce lien, pour nous autres français héritiers du christianisme, universalistes, c'est celui qui court d'ami à ami, de village en village, à travers la patrie d'abord puis les frontières et les races, pour aboutir à l'homme. A l'homme ; non aux hommes. A l'être collectif, idéal et vivant qui s'appelle l'Homme.

Ces longues pages finales ne sont pas du « laïus ». Ce pilote de guerre philosophe-né, porte dans l'abstraction, la même précision que dans l'analyse des sensations : le péché, puis la faillite, cause des dernières

catastrophes, sont venus très exactement de ce qu'à cette grande mesure de « l'Homme » s'est substitué la notion des « hommes », posés, sans lien les uns à côté des autres. La Collectivité, n'étant plus que la somme des individus, la Cathédrale nous dit Saint Exupéry, n'est-elle pas tout autre chose que le résumé de ses pierres ? Restaurons la Cathédrale, restaurons l'Homme.

Cette grande, cette juste idée (qui est celle de toute bonne volonté tant soit peu consciente) nous remercions Saint Exupéry de nous l'avoir exposée si incidemment et si chaleureusement. Mais à être ramassée en quelques pages elle n'eût que gagné en puissance ; la part la plus originale, la part vraiment neuve et passionnante du livre, ce sont les cinquante premières pages, celles justement où un homme qui n'a pas encore retrouvé en lui le « nœud de relations » qui le rattache à l'homme, épie son corps promis à la mort, son âme angoissée, révoltée devant un destin absurde et pourtant obscurément, obstinément fidèle à ce même destin

Le magnifique instrument que l'introspection, quand il est manœuvré par des mains aussi adroites que sincères ! Un aviateur est un technicien, qui sait que l'on ne peut trier avec les manettes du « zinc » et les violenter pas davantage, même si le plus noble enthousiasme vous entraîne. Ainsi du cœur humain : le lyrisme ? Pourquoi pas ? Mais à part, pour vous donner goût au travail ou pour vous récompenser d'une « reconnaissance » fructueuse. Entre temps, il s'agit simplement d'avancer dans cette riche nuit et de s'y repérer, l'esprit aux aguets, tout le corps tendu pour ne pas dévier.

A-t-on remarqué quel rôle jouent le corps, les plus tenues sensations du corps, dans tous les sondages qu'entreprend Saint Exupéry au fond de l'homme. Tout comme Proust, il sait bien que l'angoisse ou la sympathie animales, la peur et l'exaltation, la moindre contraction nerveuse, fournissent à qui les analyse patiemment, des renseignements de premier ordre sur les tréfonds de l'âme. Des renseignements plus sûrs que toute pensée ou sentiment, soumis aux complaisances du Moi et à celles du langage.

Grâce à Dieu, si cette guerre a, comme l'autre, suscité des gestes héroïques, elle n'a point encore suscité et ne suscitera probablement pas l'héroïsme verbal. Il appartenait à un Saint Exupéry qui sut tant de fois se conduire en brave, d'ôter son masque à la guerre, de lui enlever ses belles couleurs d'image d'Epinal, de montrer que devant une mort à peu près certaine et surtout inutile, la carcasse tremble et l'âme est loin de s'exalter. Il s'agit seulement tout d'abord de tenir le coup, de jouer le jeu : « Il n'est qu'une bonne réponse... Votre mort ne changera rien. Mais il convient qu'une défaite se manifeste par des morts. Ce doit être un deuil. Vous êtes de service pour jouer le rôle. Bien mon Commandant. » Une telle phrase, que doit, je suppose, jalouser l'auteur de SERVICE UTILE, comme elle est plus forte et plus profonde, dans son ironie hautaine que les leit-motifs habituels des récits patriotiques ! Et quand la minute de la mort approche, comme nous sentons qu'il doit être vrai « qu'elle ne change pas l'homme ». Celui qui meurt, meurt comme il fût... Où trouve-t-on cette démence hagarde que pour nous éblouir, inventent les littérateurs ? « La mort est presque toujours une chose terriblement simple, parce que (remarque admirable) le champ de

la conscience est minuscule. On n'a guère le temps de penser qu'à une chose ou deux, souvent la première venue. Tel garçon enseveli pendant deux jours ne se rappelle guère que ceci : « J'avais très mal aux reins ». Tel autre, lors d'une vertigineuse descente en parachute, constate que c'était long d'attendre... et je revois Saint Exupéry lui-même me racontant comment, lors d'un accident en mer, tandis qu'il coulait enfermé dans son avion il lui paraissait suprêmement important de « s'installer confortablement pour s'abandonner à la mort ».

On voudrait commenter longuement de telles pages, tant elles sont riches de renseignements neufs et précieux. Partout abondent, soutenues par un style sobre et riche à la fois, notations et descriptions de la nature ou de l'homme également significatives. Ce qu'un tel écrivain a pour mission de nous apprendre est si dense qu'on souhaiterait parfois le voir sacrifier encore moins, toujours moins, au goût du beau style. Lorsque par exemple, le pilote nous décrit les rafales de mitrailleuses autour de lui, n'est-ce pas en affaiblir l'impression que de les comparer simultanément à un « déluge lumineux » à des « bulles d'or » des « larmes de lumières », des perles de chapelet » des « tiges de blé » des « coups de lances » des « lignes d'or », une « écorce de blé qu'on bat »... et j'en passe !

Mais ne boudons pas notre plaisir ; je serais fâchée pour ma part d'être privée de l'image de ce blé lumineux qui soulève un terrible vanneur. Et qu'un homme ait à ce point le goût de l'action, celui de la réflexion, et le don de les exprimer, ce n'est pas si fréquent qu'il faille lui chercher noise !

Que de coups de sonde, que de notations infiniment justes et délicates ! jusqu'à ce que brave Juif d'Israël, dont le nez luisant, fiévreux, proteste à sa manière contre une mort que l'individu conscient accepte avec le sourire... le corps réagit mais l'homme ne le sait même pas. Car en vérité, le volontaire compte peu soudain, et l'épreuve n'est pas dans la chair : « Tu loges dans ton acte même. Ton corps est de toi, il n'est plus toi. Tes membres ? des outils. On se moque bien d'un outil qui saute, quand on taille. »

Ceci encore, si neuf : contrairement à ce que l'on croit, tel qui part vers la menace d'une mort inutile et sûre, et contre-nature, n'obéit pas — s'il est vraiment d'une équipe — en se raisonnant, en s'accrochant à l'idée réfléchie du devoir. C'est au contraire un sourd instinct qui, contre toute logique, l'oblige non seulement à partir, mais à sentir que ce départ absurde est secrètement justifié. Quand le soldat s'appelle Saint Exupéry, il n'aura de cesse qu'il n'ait retrouvé les sources de cet appel plus fort que les refus conjugués de la chair et de l'esprit. Et c'est ainsi que par une dure, une sûre progression, du haut de son avion que criblent les balles, le pilote découvre l'étendue, non pas tant celle des champs et des bois, que l'étendue intérieure, celle qui se noue inlassablement de l'un à l'autre, puis à l'autre encore, celle qui en formant une solidarité, forme des êtres ayant vraiment une substance. Cela commence au groupe 2/33 et cela gagne de plaine en plaine tout un pays ; et au-delà de ce pays, un autre pays.

Cette communauté là ne s'arrête pas à un « Vaterland », ne s'arrête pas à une race : « Chacun est responsable de tous » jusqu'aux limites de la terre des hommes.

Claudine CHONEZ

C. E. CLANCIER

QUADRILLE SUR LA TOUR

Monsieur C. E. Clancier est bien connu des lecteurs marocains. C'est lui qui, chaque mois, offre aux lecteurs de *Fontaine*, une fervente chronique de poésie, témoignant des vues, les plus hautes sur le rôle de la plus haute activité humaine.

N'importe quel lecteur parierait à cent contre un que « Quadrille sur la tour » est l'œuvre d'un poète. Mais d'un romancier — quant à présent — non. Et j'aurais plutôt laissé la page blanche sous le titre, que de le décréter « roman ». Je sais bien que les récentes querelles au sujet des règles du genre, semblent avoir prouvé... leur inutilité. Il n'y a d'autre règle au roman que l'artifice de personnages plus ou moins fictifs chargés d'exprimer une des innombrables « réalités » qui nous semblent fonder notre vie, notre rêve. Eh bien, me dira-t-on, « Quadrille sur la tour »... Oui, mais tout de même, le roman suppose une certaine épaisseur de la vie ou du rêve, une certaine durée aussi (qui peut, bien entendu, se concentrer en quelques heures de temps). Or, le bref récit de M. Clancier est mince, limpide et comme désincarné. Il n'est point sans échos, certes, mais il est sans durée au sens humain du mot : sans gestes et presque sans formes, sans ces trébuchements et ces reprises, ces longues marches d'un être. C'est un étroit anneau enchanté où tournent quelques fantômes évasifs, et nul doute qu'une fois parti le petit garçon qui les a contemplés pendant quelques semaines de vacances, ils ne continuent à tourner sans fin sous la baguette du sorcier Delarius. « Départs » annonce pourtant le dernier chapitre. Mais ceux qui quitteront le village envoûté s'évanouiront, disparus ou tournant ; ils n'ont jamais existé, ils n'étaient que les exhalaisons d'un air maléfique.

Roman, donc, non ! Mais bien poème autour d'un songe d'enfance fiévreuse, d'un rêve où se mélangent à leur gré, souvenirs et cauchemars également chéris.

En donner un résumé serait le trahir. Il n'importe pas beaucoup qu'un enfant aille passer quelques semaines de convalescence dans un village à l'ombre d'une vieille tour, qu'il y rencontre un méchant camarade, une touchante directrice d'école, une vieille tante ou un sorcier — mêlés aux ombres qui dansaient sur la tour dans leur lointaine jeunesse. Il importe peu qu'entre ces fantômes vivants ou morts se nouent mille drames mystérieux qu'un livre si court a d'ailleurs à peine le temps d'indiquer. Ce qui nous intéresse dans le livre de M. Clancier c'est l'atmosphère et c'est — inséparablement — la forme.

Tout n'est pas parfaitement original dans cette atmosphère, me semble-t-il, parfaitement authentique : tant de romans du même genre croient, comme celui-ci, étayer fortement le mystère par la présence du sorcier et du fou du village... ! Quant au personnage de Jean-Marie, l'adolescent ténébreux, il s'inscrit trop nettement dans la lignée qui remonte au « Grand Maulnes ». Quelquefois aussi le parti-pris d'énigmes, de sous-entendus chargés de menaces, ou de gestes inexplicables,

semble trop voulu, et plus un procédé littéraire que l'expression pure et spontanée du mystère des êtres.

Mais, il reste que M. Clancier sait, dans les meilleures pages, nous entraîner fort loin au sein d'une vie trouble et transparente, dure pourtant, comme cristalline, où les êtres se blessent à coup sûr bien qu'ils n'atteignent que des images fugitives dans le miroir.

« Vie offerte aux reflets du ciel
Sur quoi le temps s'écoule »

chante un poème de notre auteur. Oui, ce qui blesse un être jeune, au comble de ses ressources vitales, comme le narrateur, et ce qui tue lentement les êtres où le ressort du futur est déjà atteint, c'est justement le temps, ce même temps assassin des romans de Proust, cette meurtrière mélancolie d'une durée monstrueuse, posant des tentacules sur chaque geste, chaque pensée, chaque songe... « Et le vertige qui, à ces paroles, s'emparait de moi ne m'était pas causé par le vide menaçant les quatre gamines (il s'agit de la tour symbolique) mais par cette profondeur du temps soudain entrevue, et vers laquelle cette file d'enfants m'attirait.. »

Pour décrire, pour habiller cette obsession du passé, du temps perdu, et d'un futur découragé qui n'en est que l'éternelle redite, M. Clancier ne manque point de notes profondes et délicates, de ces images qu'on a le loisir de porter à leur point le plus juste et le plus subtil, lorsqu'on épie chaque reflet seconde après seconde.

Littérature ? Oui sans doute. « Quadrille sur la Tour » est très bien écrit, trop bien écrit peut-être. Mais pourquoi n'y aurait-il pas place pour quelques raffinés, à côté des forts ? Pourquoi nous priver de notations aussi délicates que celles-ci : « le vent.. soulevait un peu les cheveux, tirant deux petites cornes fraîches aux tempes » ?

Si ce livre est un peu mince dans tous les sens du mot, M. Clancier ne s'y révèle pas moins un poète, un vrai poète. Et les vrais poètes, la Cité telle que je l'aime n'en aura jamais trop.

Claudine CHONEZ

L'EXOTISME MAROCAIN

DANS QUELQUES ROMANS ANGLAIS CONTEMPORAINS

Le Maroc, ou plutôt l'exotisme contenu dans le mot Maroc, a suscité en Angleterre aussi bien qu'en France toute une floraison de livres d'imagination. Ces ouvrages, souvent hâtifs, sont loin d'avoir en général une valeur marocaine de bon aloi. Les auteurs ne se soucient guère d'une information précise et remplacent volontiers par leur fantaisie la plus élémentaire soumission au réel. Et c'est ainsi qu'on a la surprise peinée de voir s'offrir en librairie nombre de récits marocains totalement dépourvus de vérité et même de vraisemblance, mais qui se vendent et qui répandent dans le public à l'étranger les idées les plus saugrenues sur le Maroc, les Marocains et l'œuvre française dans ce pays.

Les lecteurs, sans doute, veulent être divertis plutôt qu'instruits, et ils achètent le roman pour y trouver, plus ou moins accommodée au

goût du jour, l'image exotique qu'ils se représentent à priori. Et les auteurs se soumettent d'autant plus volontiers que c'est leur intérêt commercial et que cela les dispense de recherches fatigantes. Ils oublient qu'un livre est un acte, qui peut vite devenir une mauvaise action.

J'ai déjà parlé ailleurs d'un roman anglais contemporain que je considère comme le type de ces mauvais livres : il s'agit de *La route de Marrakech* par M. Goodchild. Je n'y reviendrai pas ici. (1) Mais ce qui me chagrine est qu'une telle histoire, traduite en plusieurs langues, ait rencontré un succès grâce auquel s'est répandue en Europe une représentation marocaine aussi malfaisante. Car, on aura beau faire et beau dire, c'est d'après cette littérature que nous sommes vus à l'étranger. Le livre de M. Goodchild, malheureusement, n'est pas le seul de son espèce, et nombreux sont les ouvrages anglais qui présentent ainsi une image fautive, conventionnellement fautive, de nos pays nord-africains.

On a vu jouer au cinéma le film intitulé *Le jardin d'Allah*. Le scénario est tiré d'un roman de Robert Hichens, qui porte le même titre. L'histoire, il est vrai, ne se passe pas tout à fait au Maroc. Mais on peut se rendre compte de la quantité d'invéraisemblances qu'il est possible d'amasser quand on veut satisfaire le goût d'un public fêru d'un exotisme de pacotille. Il en est de même dans un autre livre à grand succès, *Le Cheikh*, dû à la plume de M. Hull, et qui déroule une mirifique histoire d'amour dans les sables du désert. La fantaisie la plus débridée préside aux péripéties de cette romanesque aventure, et c'est tant pis pour la simple vérité, qui reste trop prosaïque, sans doute.

Je pourrais encore citer les deux romans que le major Wren a consacrés à la Légion étrangère, et qui ont pour titre *Beau Geste* et *Beau Sabreur*. La Légion a toujours exercé une grande fascination sur les esprits. Une véritable légende s'est créée autour des « hommes sans nom », et toute une littérature a exploité ce thème riche en possibilités. Il n'y a pas très longtemps, la romancière anglaise qui signe Ouida avait écrit la touchante histoire d'un légionnaire dans un livre intitulé *Sous deux drapeaux*. Mais le major Wren a fait beaucoup mieux : il a écrit, avec une belle facilité d'imagination deux ouvrages qui sont peut-être de très intéressants romans d'aventures, où se mêlent l'amour et la guerre, mais qui manquent absolument de fond réel. C'est la vieille formule du roman de cape et d'épée, rajeunie pour l'occasion et transposée dans le cadre de la Légion, avec tout ce que ce genre comporte de fiction et d'inexactitudes. De telles œuvres, cependant, restent inoffensives et ne prétendent pas donner un récit fidèle, comme s'efforce de nous le faire croire, en revanche, l'auteur de *Legion of the lost*. Celui-ci, qui garde l'anonymat, a produit un véritable réquisitoire, où, fort heureusement, le parti-pris évident vient détruire l'horreur qu'il a voulu communiquer.

Le fameux écrivain Edgard Wallace a, lui aussi, touché au Maroc. Dans sa très abondante production, il se trouve un livre qui a pour cadre l'empire chérifien. C'est, bien entendu, un roman policier (Edgard Wallace n'en signe pas d'autres) ; dans ce genre, on tâche de se renouveler comme on peut, et l'exotisme aidant... le livre s'intitule *L'homme du Maroc*. L'intrigue ne nous intéresse pas ici, mais bien plutôt les élé-

(1) Voir l'*Afrique Française* et le *Bulletin de l'Enseignement du Maroc* (1937).

ments marocains introduits par l'auteur. Nous avons d'abord un domestique maure au service du héros, et Edgard Wallace nous déclare sans rire que ce domestique a été acheté au marché des esclaves de Rabat. Ensuite, nous apprenons que la rivalité qui met aux prises les protagonistes est, entre autres, l'exploitation d'une mine de diamants dans le Rif ! Plus loin, un épisode se déroule à Tanger, et, comme nul n'ignore que cette ville est peu sûre, la jeune héroïne y est enlevée en plein jour par un Arabe. Et ainsi de suite. Aucun détail ne résiste à la critique. Je pourrais multiplier les exemples de la désinvolture avec laquelle sont traitées les choses du Maroc. A quoi bon ? Mais, j'y reviens, il est irritant de penser que la diffusion de ces erreurs est grande, à cause du nom du signataire, et qu'ainsi les étrangers ont leurs idées complètement faussées à l'égard du Maroc.

Arthur Kay, a écrit *L'amour de Sem au Maroc*. Sem est un jeune Anglais qui a des affaires au Maroc. Il parle couramment l'arabe. Et voici tout de suite un élément de vraisemblance ; car, dans les précédents romans, on pouvait s'étonner de voir les héros, ignorant la langue arabe, se faire néanmoins comprendre des indigènes. Autre chose : pour une fois à l'occasion d'une description de Casablanca, nous lisons quelques paragraphes qui rendent justice à l'œuvre accomplie par les Français.

Il n'y a rien à reprocher au point de vue de la géographie et de la topographie ; tout y est précis ; l'auteur s'est renseigné à bonne source. Nous sommes loin des inventions de M. Goodchild en l'espèce. Sans doute le jeune Sem fait-il preuve d'un esprit assez romantique dans l'attrait qu'exerce sur lui le décor marocain et la personne même de la mauresque Ayesha ; mais ce n'est là que péché véniel, et il s'agit d'une aventure amoureuse autour de laquelle est brodé tout le reste. Cela se termine comme dans *l'Atlantide* : la petite indigène, par amour, sauve le jeune Européen. Ce romanesque n'est peut-être pas d'une vérité psychologique absolue ; mais cela reste très lisible. Arthur Kay semble avoir les qualités et les défauts de Pierre Benoit, et ce rapprochement permet de situer le livre.

Evidemment, ce roman d'aventures n'offre pas encore l'idéal en ce qui concerne la représentation exacte du Maroc. Comparé aux autres que j'ai cités, il s'affirme toutefois très au-dessus d'eux. On regrettera que les auteurs anglais contemporains n'aient pas produit, pour ce qui est de la fidèle restitution des mœurs et coutumes marocaines, un ouvrage comparable à celui que publia, à la fin du XIX^{me} siècle, leur compatriote Hall Caine avec son *Scapagat*. Mais, touchant le Maroc actuel, on peut souhaiter au livre d'Arthur Kay de connaître une diffusion plus large que celle réservée au mauvais roman de M. Goodchild.

Roland LEBEL

AGUEDAL

PARAIT
SIX
FOIS
PAR AN

ÉDITÉ

PAR

« LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS »
AU MAROC

Directeur Littéraire : HENRI BOSCO

Le numéro :

Maroc	18 frs
France	20 frs
Etranger et Colonies	22 frs

Abonnement à six numéros :

Maroc	80 frs
France	100 frs
Colonies et Etranger	120 frs

Abonnement de soutien 200 frs

AGUEDAL, 14, Avenue de Marrakech, RABAT

Chèques Postaux : SALA. 122-95 - Rabat, Maroc

Le Gérant : H. BOSCO

Visa N° 6302

Imprimeries Réunies, Casa

*« C'est la parole qui fixe toutes
choses, c'est la parole qui est la base,
c'est de la parole qu'elles procèdent;
le fourbe qui la dérobe pour la faire
servir à des faussetés, dérobe toute
chose ».*

LOIS DE MANOU.

A G U E D A L
74, AVENUE DE MARRAKECH — RABAT

